

«GIGI» ou L'ÉCOLE DE LA GALANTERIE

L'ÉCRAN

français

N° 177 : 16 Novembre 1948

Afrique du Nord, par avion : 18 fr.
LE MOINS CHER DE TOUS **15** F. LES HEBDOS DE CINÉMA
Suisse : 0 fr. 40 Belgique : 3 fr. 75

L'HEBDOMADAIRE INDÉPENDANT DU CINÉMA ★ DÉFEND LE CINÉMA FRANÇAIS



Danielle Darrieux dont nous publierons à partir de la semaine prochaine la vie et les souvenirs - (Sa première photo dans "Jean de la Lune")

(Photo Sam LEVIN)

DECOUVERTE du CINÉMA

"CINÉMA de FRANCE"

LORSQUE en juin 40 commença cet entracte au combat qui devait jeter notre pays pendant quatre ans dans la guerre indirecte, le corps du cinéma français était disloqué. Des studios avaient été réquisitionnés par l'armée et les plateaux où s'étaient édifiés les décors du *Quai des Brumes*, de *La Grande Illusion* ou du *Dernier millier* servaient de magasins militaires ou de bureaux de compagnie ! Là où s'était dressée la kasbah de *Pépé-le-Moko*, un capitaine d'habillement dénombrant les paires de bandes molletières de son unité ; où Michèle Morgan, Annabella, Simone Simon avaient murmuré quelques-unes de ces phrases pathétiques qui courent le souffle à des centaines de milliers de jeunes filles et de jeunes gens rassemblés dans les salles, il ne restait que des services d'intendance et des entrepôts d'armes. Ce n'est sans doute point par hasard que la guerre transforme ainsi les lieux prédestinés. Et il est dans l'ordre que des tonnes d'unités formes neuves et de livres matricule s'entassent dans les caves de l'amour et de la poésie... Mais cette bataille que l'on supposait longue, au départ, qui tournait court pour la France et n'avait consommé ni tant d'hommes ni tant de valeurs ni de fictions qu'on le craignait — cette bataille avait été aussi meurtrière pour le matériel du cinéma français, pour son économie, son organisation, que l'eût été le conflit mené jusqu'à ses limites.

Si ses outils étaient en partie détruits ou dissipés au souffle de l'exode et de l'occupation immédiate de ses magasins, le cinéma gardait la plupart de ses artisans et de ses artistes. Mais où étaient-ils ? Où le coup de trompette fatidique du « cessez le feu ! » les avait-il surpris ? N'avons-nous pas eu, en ces jours de confusion, le spectacle surprenant d'un producteur cherchant une grande vedette par la voie d'une petite annonce dans les journaux méridionaux ?... La France entière, d'ailleurs, se cherchait. Du Forez au Languedoc, de la Savoie au Béarn, ce n'était qu'échange de mes-

NOTRE collaborateur Roger Régent publie (aux Editions Belles) un ouvrage, *Cinéma de France*, qui est un panorama critique et anecdotique du cinéma français de 1940 à 1944. A ses amis absents pendant quatre ans, à tous ceux qui ne purent suivre les mouvements de l'actualité française pendant ces cinquante mois d'occupation, l'auteur dédie « cette promenade cinématographique dans une ville obscure, avec l'espoir qu'ils retrouveront l'atmosphère de ces soirées parisiennes ».

Roger Régent commence son récit par un pittoresque tableau de ce que fut « juin 40 » au sein de la section cinématographique de l'Armée à laquelle il appartenait ainsi que de nombreux membres de la corporation du film.

La page que nous publions ci-dessous est parmi les premières de cet important ouvrage de trois cents pages illustré de seize hors-texte choisis parmi les films les plus marquants réalisés dans nos studios entre 1940 et 1944.

sages, allées et venues de mystérieux pigistes voyageurs qui empruntaient le ciel ou la route, le télégraphe ou la bicyclette pour donner, de Privas à Limoux, de Forcalquier à Bagnères-de-Bigorre, des nouvelles d'un frère, d'une sœur, d'un enfant perdu entre deux trains dans une gare surchargée ou dans une halte forcée sur une route impraticable. Le cinéma français, comme une grande famille, était lui aussi éparpillé... Sur les confins du pays basque où nous étions quelques-uns de ses membres à attendre une démobilisation que l'on remettrait de jour en jour, nous nous transmettions des informations qui nous parvenaient au hasard de relais miraculeux, d'amis entrevus à la portière d'un torillard qui démarrait, de lettres acheminées en dépit d'un arrêt presque total des transports ! Il paraît que Viviane Romance est à Nice... On aurait vu Gabin à Tardets... En gare de Tarbes où notre wagon à bestiaux s'arrête quelques heures, nous trouvons, dirigeant le service de place, le sergent-chef Louis Daquin... L'un de ses hommes, c'est Andréx. Et dans le restaurant de la ville où Daquin nous emmène parce que l'on est sûr d'y pouvoir dîner correctement, nous rencontrons Pierre Mingand. François Rosay est aussi dans la région.

Pendant un mois nous avons campé sur les bords du gave d'Oloron avec une

fraction de cette Section Cinématographique de l'Armée, désarmée de ses caméras et de ses Rollei-leix. Les nuits étaient chaudes aux pieds des Pyrénées, et en de longues promenades au clair de lune, Jacques Viot nous racontait de nouveaux scénarios qu'il élaborait pendant ses randonnées champêtres. Louis Chavance préfigurait *La Nuit fantastique*, Misraki composait un *Aria Maria* qu'il jouait à l'orgue de la petite église du village, à la messe du dimanche, devant un capitaine qui pleurait d'émotion... et Marcel Ichac, Christian Stengel, Roger Hubert, Jean-Vincent Bréchinac, Schlossberg, Marcel Grignon, des metteurs en scène, des producteurs, des opérateurs, des scénaristes, tous perdus dans cette ultime étape des Basses-Pyrénées, s'interrogeaient anxieusement sur l'avenir, et guettaient le moindre renseignement qui eût pu leur parvenir sur ce qui avait été le cinéma français ! Il paraît que l'on va tourner sur la Côte d'Azur... Gance, Mirande, préparent déjà des films L. On dit que les Allemands ont installé à Paris un Commissaire du Cinéma, un certain Dr Dieckrich, qui habite au Crillon et qui veut faire « repartir » la production française...

Pendant ce temps, nous ignorions que Jacques Prévert était tout près de nous, dans la campagne poiseuse, que Jean Anouilh était au Maroc. Carné dans un petit village du Quercy où il attendait avec son groupe de pionniers sa démobilisation, Jean Delannoy dans le Lot-et-Garonne, Pierre Prévert, Pierre Bresson, Odette Joyeux, dans un château près de Brive, constituaient déjà la troupe qui allait partir sur les routes de la zone libre pour jouer *Domino*. De Michèle Morgan, de René Clair, de Baronnelli, de L'Herbier, aucune nouvelle : tout ce corps d'artistes, d'artistes, de créateurs et d'exécutants qui avaient constitué le cinéma français, des mains de qui *Le Grand Jeu*, *Le Jour se lève*, *A nous la liberté* étaient sortis, ce corps tronçonné, haché, désarticulé, comment allait-il se regrouper, se rajuster ? Pourrait-il même se reformer et vivre ? Nous nous posions toutes ces questions angoissantes à l'heure où l'Allemagne, décidée à profiter sur tous les plans de sa conquête, préparait l'exploitation massive dans nos salles de cinq années de production...

Le Carnet du Club-Trotter

* UNE PREMIERE MONDIALE cinématographique à la Cité universitaire : le fait, en soi, serait déjà suffisamment remarquable pour qu'on le signale ici. En l'œuvre projetée lui confère encore plus d'intérêt, puisqu'il s'agit du dernier film de Yves Allégret, que celui-ci présentera lui-même : *Une si jolie petite plage*, que des quelques privilégiés qui l'ont vu considèrent unanimement comme une œuvre importante.

Mais cette présentation ne sera pas le seul fait marquant de la soirée du 19 novembre : ce soir-là, en effet, le théâtre de la Cité Universitaire, qui voit se dérouler tant de brillantes manifestations théâtrales, musicales et cinématographiques, abritera une séance — la première d'une longue série — de ciné-club. Car la Cité — et tous ses résidents en seront heureux — est aujourd'hui dotée d'un C.C. grâce à une part, et il nous plaît d'avoir l'occasion de le dire ici, à l'intelligence active et à la compréhension du directeur de la Maison internationale, M. Robert Spitzer, grâce, d'autre part, aux efforts conjugués de l'Ecran français et du C.C. Universitaire.

Reste maintenant aux étudiants et aux universitaires à qui ce club est bien entendu, réservé, à ratifier cette innovation.

* L'ETERNEL RETOUR à la dernière séance du C.C. de Saint-Denis, et présentée par notre collaborateur René Thiévenot. Nous vous avons souvent parlé de ce club l'un d'eux, et dit avec quel zèle intelligent il est animé par nos amis Martin et Bergot (que celui-ci, qui vient d'avoir la douleur de perdre sa mère, trouve ici l'expression de nos condoléances émues). Cette séance, durant laquelle on peut voir le film de Cocteau, était la première de la saison 48-49, et elle attirera bon nombre des fidèles de la saison passée, qui ne pouvaient mieux reconnaître que par leur présence l'effort constant des animateurs.

* TECHNICIENS et journalistes parisiens qui aimeriez revoir le film de Robert Bresson : *Les Dames du Bois de Boulogne*, vous êtes gracieusement invitées à la présentation qui en sera faite par le C.C. de Colombes, le jeudi 18 novembre au cinéma Colomba. Une petite indication : Chail : train électrique à 20 h. 30, à la gare Saint-Lazare. André Berton, animateur du club, espère que vous viendrez nombreux, pour voir le film, prendre part aux débats, et apposer votre signature sur le Livre d'Or du C.C. à la suite des autres visiteurs. Les adresses : Maurice Hiler, André Le Gall et Yves Denlaud.

* LE C.U.C. (Centre Universitaire de Culture cinématographique) reprend son activité le jeudi 18 novembre, au Grand Palace, avec la projection de *Il Bandito*. (Séances : les premier et troisième jeudis du mois.) Films : POGG.

CINEMATHEQUE FRANÇAISE
MUSEE DU CINEMA
Tous les soirs à partir de 20 h. 30 dans la salle

Cent chefs-d'œuvre du cinéma :

Mardi 16 nov. : Les comiques français.
Mercredi 17 nov. : Hommage à Max Linder.
Jeudi 18 nov. : Cabiria.
Vendredi 19 nov. : Le film à épisodes.
Samedi 20 nov. : Les Vampires.
Dimanche 21 nov. : Les Vampires (suite).
Lundi 22 nov. : Les Vampires (suite).

LE SCANDALE de l'I.D.H.E.C.

C'EST hier lundi, à 14 h. 30, que l'enseignement préparatoire à l'I.D.H.E.C. a été inauguré au lycée Voltaire. M. Marcel L'Herbier assistait à cette séance... Avouons que nous n'aurions pas aimé nous trouver à sa place. Qu'a-t-il bien pu trouver à dire aux élèves qui se préparent avec enthousiasme au concours d'entrée à l'I.D.H.E.C. pour l'année scolaire 1949-1950 ?

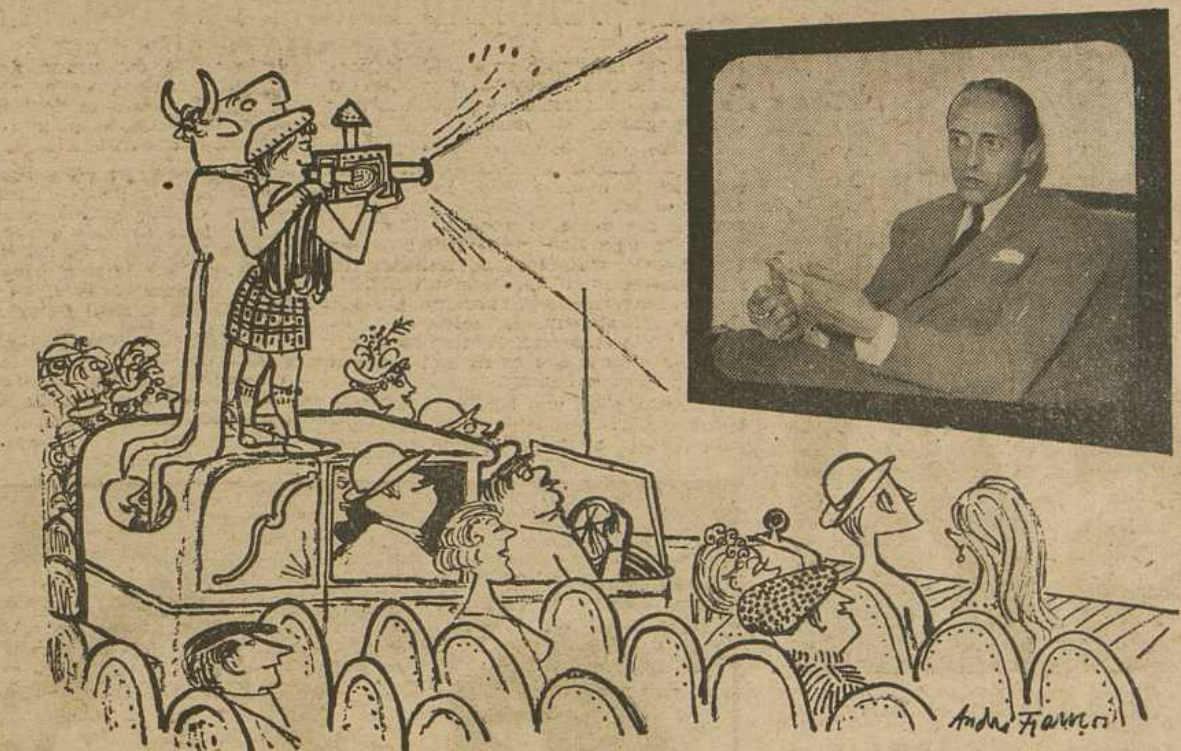
Car la situation reste stationnaire : pour ne pas dire qu'elle régresse ! Aux dernières nouvelles, il serait même question de repartir à zéro, c'est-à-dire d'envisager l'achat d'un immeuble où l'I.D.H.E.C. s'installerait définitivement !

Autrement dit, on en revient à une proposition qui avait été résolument écartée, il y a deux ans !

Et l'on aura ainsi l'avantage de payer quarante ou cinquante millions de ce que l'on aurait pu avoir pour six ou huit ! En attendant, les élèves n'ont pas fini... d'attendre !

LES NOCES D'ARGENT DE RENE CLAIR

Sous le double trait, richement brodé au fusain, le double trait net et vigoureux des sourcils noirs, s'embusque, en profondeur, le regard sombre, qu'humanise passagèrement une lueur de tendre ironie, ou passent, par delà l'interlocuteur, Dieu sait quels souvenirs. Comme il arrive chez les Français, il a, si je puis dire, des souvenirs immémoriaux. Le teint est mat ; les oreilles sont petites, ourlées, nettes, et toutes les sorcières vous diront que ce sont des oreilles d'honnête homme ; le front, haut et fuyant, conduit le regard vers la chevelure jais, plate, et que divise une raie impeccable. Le profil aigu de l'oiseau de proie. Le menton volontaire, bien entendu. Deux plis se creusent sous les ailes du nez, et tirent tout le visage quand il sourit, d'un déclenchement nerveux et instantané. On pense alors à ce que Charles Spaak dit de lui — qu'il fait toujours le contraire de ce que ses collaborateurs lui proposent. Ces deux plis, c'est, comme on le voudra, la moue du refus, ou l'obstination intelligente de l'artisan. Puis l'on retourne au regard, où parfois passe une grande douceur, et qui sait sourire mieux que la bouche. Puis l'on redécouvre toute la géographie d'un visage prodigieusement aigu, où tout s'organise autour de quelques lignes de fuite, l'impression d'ensemble est celle d'une anxiété, ensemble active et lasse ; du pessimisme vigoureux ; de l'obstination intelligente ; de la jeunesse dans la maturité ; par-dessus tout, de la volonté qui fait place nette.



MON cher ami, me dit René Clair, le 11 novembre 1918, je me suis réveillé le cœur en fête. J'avais vingt ans et, aux fenêtres de mes concitoyens, les drapeaux claquaient au vent. C'est ensuite que je me suis souvenu. C'était aussi l'Armistice.

Sous cette ironie, René Clair masque le léger ennui de recevoir l'important, le reporter venu lui porter — et prématurément encore, comme l'exige la parution des journaux — les vœux de l'Ecran français pour son cinquantième anniversaire.

— Outre le désagrément de la chose, dit-il, le 11 novembre 1918 n'est pas un si grand jour dans l'histoire des hommes. Le monde dominique continuera de tourner à l'envers, il y aura moins de drapeaux aux fenêtres que pour l'anniversaire de mes vingt ans. Vous verrez.

— Je verrai, n'en doutez pas.

— Au lieu de quoi, ce serait plus gentil de célébrer mes vingt-cinq ans de cinéma.

VINGT-CINQ ans de cinéma, en effet, puisqu'il a réalisé *Paris qui dort*, son premier film, en 1923. Comment il est venu au cinéma, c'est ce qu'il a raconté vingt fois, à Nino Frank, à Roger Régent, à Pierre Lepron, chaque fois en mettant l'accent sur le caractère accidentel de son initiation. Il était journaliste à l'*Intransigeant* — fait-diversier, comme le veut la langue syndicale, puis reporter et courtier. C'était, lui-même le dit en riant, un assez méchant journaliste, un désinvolte gâte-sauce, toujours en retard au rendez-vous de l'événement, s'il daignait s'y rendre, et il ne dut de demeurer en place pendant deux années qu'à l'amitié

de Georges Charensol, ainsi qu'au conflit entre le directeur Léon Bailly et le rédacteur en chef, Fernand Divoire. Telle est de moins la légende. A la vérité, il n'était aiguillonné que par le démon des lettres. C'est à peu près par hasard qu'en 1921 il devient jeune premier — l'un des plus exécrables qui aient été, proclame-t-il aujourd'hui, ajoutant joyeusement cette circonstance aggravante que la concurrence pourtant ne faisait pas défaut, — jeune premier dans des films de Louis Feuillade, dont les titres disent éloquentement l'esthétique : *L'Orpheline*, *Parisette*, le *Sens de la mort*. Puis, toujours dans le même emploi, il joue le *Lys de la vie*, de Loie Fuller. Dès 1922, parti de l'interprétation, il aborde la technique : c'est comme assistant de Baronnelli dans *Amour et le Carillon de minuit*, films oubliés, et sans doute indignes d'un sort meilleur. Sa carrière personnelle commence quelques mois plus tard. A *Paris qui dort* vont succéder : *Entr'acte* (1924), le *Fantôme du Moulin-Rouge* (1924), le *Voyage imaginaire* (1925), le *Proie du vent* (1926), un *Chapeau de paille d'Italie* d'après Labiche (1927) et, d'après le même auteur, *Les Deux Tintins* (1928). Entre temps, il a publié — en 1926 — un roman, *Adams*, et — en 1927 — un essai, le *Cinéma contre l'esprit* ; enfin il a réalisé un documentaire sur la Tour Eiffel, Suit la série des films parlants français : *Sous les toits de Paris* (1930), le *Million* (1931), *A nous la liberté* (1932), 14 juillet (1932), *Le Dernier milliardaire* (1933). Vient ensuite l'intermède anglais : *Fantôme à vendre* est de 1936, *Fausse nouvelles*, avec Mau-

rice Chevalier, de 1938. De retour en France, il prépare un film sur les gosses, *Air pur*, que la guerre le contraint d'abandonner. Chargé de mission officielle aux Etats-Unis, c'est là qu'il tournera, jusqu'à son retour à Paris, en 1945. Nul n'a perdu le souvenir de ses œuvres américaines : *La Flamme de la Nouvelle-Orléans*, *Ma femme est une sorcière*, *C'est arrivé demain*, *Dix petits Indiens*. Enfin, la libération venue, il tourne *Le Silence est d'or* qui, entre tous ses films, est peut-être le meilleur.

VINGT-CINQ ans de cinéma, vingt films, après tout, ce ne serait rien. M. André Hugon a fait mieux. Mais René Clair a renouvelé le comique français ; introduit la féerie dans le réalisme ; conféré au fantastique sa plus tangible réalité ; préservé la valeur du silence et, inversement, utilisé la parole, non seulement à des fins dramatiques, mais pour sa vertu magique ; introduit la désinvolture royale dans le mécanisme puéril du film policier ; apporté au cinéma le sens de la durée romanesque ; inventé ou perfectionné quelques formes de son langage ; et René Clair a célébré Paris comme peu d'autres poètes. On s'acquiesce à bon compte envers lui en parlant d'état de grâce. Il a fallu encore la plus saine intelligence au service d'un art éminemment volontaire. Il me paraît que de si éclatants services rendus à la cause du cinéma mériteraient quelque reconnaissance, et la halte de la réflexion. Les officiels, l'I.D.H.E.C., la Fédération des Ciné-clubs, la Cinématheque seraient bien avisés de célébrer les noces d'argent de René Clair avec le cinéma, ne serait-ce qu'en organisant une rétrospective de ses œuvres. A vous de jouer, M. Fourré-Cormery, M. Moussinac, M. Langlois !

DONC, cher René Clair, qui avez, pardonnez-moi cet importun rappel, cinquante ans, qui célébrez vos noces d'argent avec le cinéma, qui demeurez notre maître et notre espoir, l'Ecran français vous souhaite une seconde moisson de chefs-d'œuvre. Mais, pensant à la première, il y a comme ça des choses que nous avons grande envie de vous écrire, celles mêmes que la pudeur bannit de la conversation. L'autre jour, comme vous me parliez de celui-ci et de celui-là, de Faust et de la couleur, devez-vous eu l'idée et qui n'a pas pris forme, je pensais à ce que je dirai plus tard à mes enfants, quand mes enfants m'interrogeront sur le cinéma de ces années-ci. Je leur dirai mille choses puisque je suis bavard. Entre autres, je leur dirai, et ainsi feront dans la même situation quelques camarades de mon âge, je leur dirai :

— Mes enfants, j'ai connu René Clair.

Jean QUEVAL.

Les Ciné-Clubs à travers la France

PARIS ET BANLIEUE

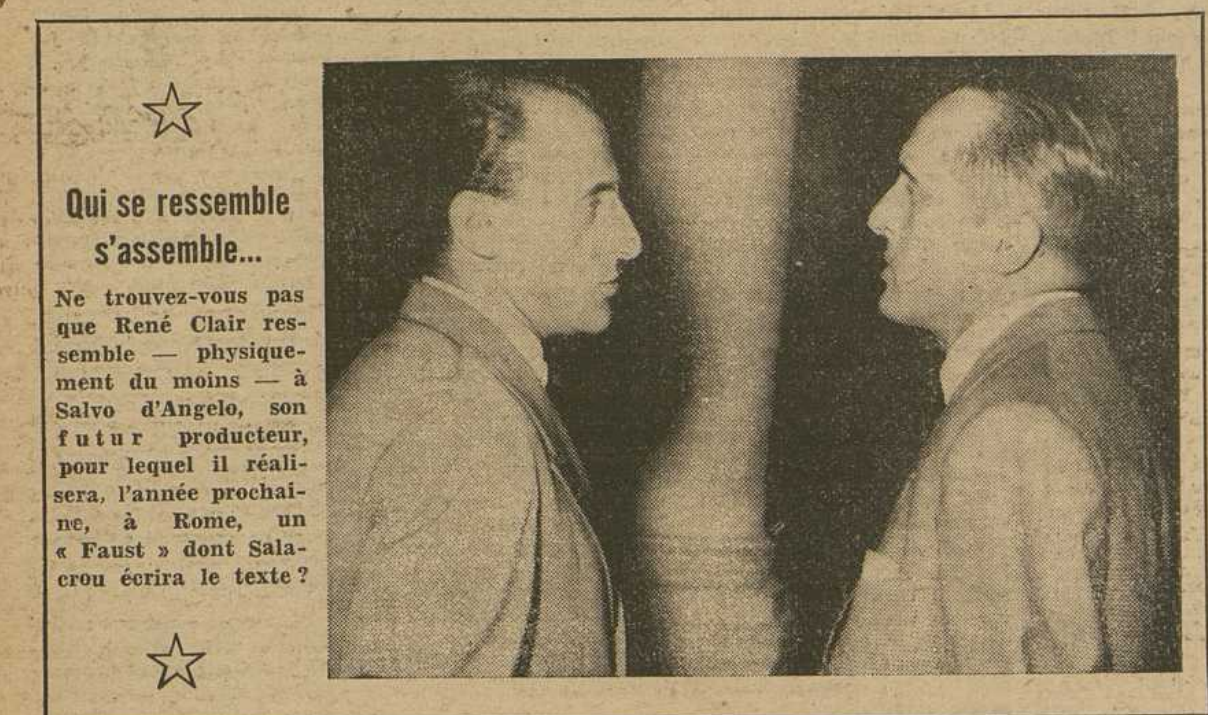
MARDI 16 NOVEMBRE
C.C. UNIVERSITAIRE (21, rue Yves-Toudic) : Le témoin ; Réveil du printemps. — CINE CLUB 46 (Delta) : Eternel retour ; Les visiteurs du soir. — VERSAILLES (Dauphin) : Adieu Léonard. — NEUILLY (Trianon) : Les deux timides. — ASNIERES (Casino-Cinéma Les Bourguignons) : 14 juillet. — MERCREDI 17 NOVEMBRE
POISSY (Salle des fêtes) : L'ombre d'un doute. — ERMONT : Les Bas-Fonds. — C.C. du QUARTIER LATIN (Cluny Palace) 17 h. 30 : L'étrange surris. — JEUDI 18 NOVEMBRE
AIR FRANCE (121, Champs-Élysées) : 18 h. La bête humaine. — CINE-JEUNES (Magic-Pathé, 204, rue de la Convention) : Emile et les détectives. — COLOMBES (Colombia) : Les dames du Bois de Boulogne. — VENDREDI 19 NOVEMBRE
C.C. du VENDREDI (21, rue Yves-Toudic) : Les disparus de Saint-Agil. — SURESNES (Centre Albert-Thomas) : La femme du boulanger. — SAMEDI 20 NOVEMBRE
CLUB FRANÇAIS DU CINEMA (118, rue de Courcelles) : Sésame. — C.C. D'ART CINEMATographique (Studio des Champs-Élysées) : La terre tremble. — CINEUM (Cinéma St-Dièdre) : Boudou sauvé des eaux ; Tabou.

PROVINCE

MERCREDI 17 NOVEMBRE
BEZIERS : Gaité Chartot n° 2. — ROUEN (Cinéma Coscou) : Lac aux Dames. — AUXERRE : Les dieux

du stade. — ARRAS : Illusions perdues. — LA ROCHE-SUR-YON : La sorcière. — JEUDI 18 NOVEMBRE
MULHOUSE : La passion de Jeanne d'Arc. — TOURCOING (Rialto) : L'extravagant M. Deeds. — TOURS (Cinéma Gallia) : Avant-garde. — VENDREDI 19 NOVEMBRE
ROUBAIX (Cinéma Royal) : L'ex-travagant M. Deeds. — COUTANCES : Jours de colère. — CALAIS (Théâtre des Arts) : Le million ; La tour. — DIMANCHE 21 NOVEMBRE
AMIENS (Picardy) : Jour de colère. — TOULON (Cinéma Mirabeau) : Lumière d'été. — BORDEAUX (Cinéma Intendance) : Avant-garde. — LUNDI 22 NOVEMBRE
BIARRITZ (Casino municipal) : Lumière d'été. — MARDI 23 NOVEMBRE
EPERNAY : Le crime de M. Lange. — BOURGES (Jean de Berry) : Lumière dans la nuit. — LILLE (Idéal Cinéma) : La symphonie des brigands. — LE CATEAU (Sélect cinémas) : Pension Mimosa. — VAILLENCE (Le provençal) : Enfance de Gorki. — VANNES (Cinéma de la Garonne) : Cinéma et Société. — DIJON (Alhambra) : Au cœur de la nuit. — NANTES (Celtic) : Vampyr. — VAMPYR. — NIMES (Corona) : Le chemin du ciel. — CHALONS-SUR-MARNE (Rox) : Les dames du bois de Boulogne. — MONTPELLIER (Royal) : Jours de colère. — LA ROCHELLE (Familial) : Au cœur de la nuit. — MONTARGIS (Alhambra) : Lumière d'été. — AVIGNON (Vox) : La vie privée d'Henry VIII. — GUERET : Espoir.

EN PREMIERE MONDIALE
Vendredi 19 novembre, à 20 h. 45
sous l'égide de
L'ECRAN FRANÇAIS
et du C. C. UNIVERSITAIRE
Yves Allégret
présentera au
THEATRE DE LA CITE
UNIVERSITAIRE
UNE SI JOLIE PETITE PLAGE
Entrée réservée aux étudiants
et universitaires





Gérard Landry et Barry.

Le chien Barry, les acteurs et les techniciens qui l'entourent reviennent de Suisse où ils sont restés sept semaines pour les extérieurs du film. La neige et le vent les ont suivis au studio, mais ils ont perdu leur authenticité au cours du voyage. On peut espérer qu'ils la retrouveront sur la pellicule.

Pierre Fresnay, maître de Barry et chanoine de l'hospice de Saint-Bernard, a revêtu encore une fois la soutane. Il attend, dans un couloir de l'hospice encombré de fils électriques et de projecteurs, le « Partez » de Richard Pottier pour ouvrir la porte de sa cellule, derrière laquelle la caméra l'attend. Ils étudient longuement tous les deux comment on ouvre une porte « dans la vie ». Le plan est terminé. Pendant qu'on installe la caméra pour le suivant, Richard Pottier raconte le film : « Trois hommes aiment Simone Valère-Angelina : Théotime, amoureux silencieux, qui, par désespoir, s'est retiré à l'hospice; Sylvain, le meilleur ami de Théotime, jeune homme sans le sou qu'Angelina aime mais que son père refuse, et enfin un commerçant qu'elle n'aime pas mais qu'elle épousera, poussée par son père, lorsqu'elle croira à la mort de Sylvain. De cette union naîtra une petite fille : Evelynne. »

Sylvain-Gérard Landry revient de Russie où il avait suivi les troupes françaises (encouragé par Yves Deniaud, sergent-recruteur, et de nombreuses bouteilles). Il se perd dans le col, est sauvé par Barry qu'il croyait avoir affaire à un loup, retrouve Théotime qu'il aide à soigner les voyageurs en difficulté, et quelque temps plus tard, Angelina, rescapée d'une caravane, en qui tous deux reconnaissent la femme qu'ils aiment encore. Théotime meurt en recherchant Evelynne qu'il confie à son chien Barry II, le fils de Barry.

Ce résumé laisse de côté une part importante du film, qui ne peut se raconter : la beauté du paysage suisse, la



S. Valère sauvée par P. Fresnay.

QUAND IL NE JOUE PAS LES TERRE-NEUVE LE St-BERNARD BARRY EST UNE TERREUR

vie de ses habitants vers 1810, le passage des troupes françaises, et, dominant tout, la personnalité de Théotime, accompagné de son chien.

Le rôle de Barry, le plus fameux chien du massif Saint-Bernard, à qui quarante hommes doivent leur vie est tenu par un féroce animal dont on a parlé il y a quelques années, alors qu'il avait étranglé une petite fille : depuis qu'il tourne, malgré la surveillance de son impresario, il a mordu un machiniste et renversé Gérard Landry. C'est la terreur du plateau. La scène où Sylvain doit le tuer sera la dernière tournée, par crainte que ce ne soit le chien qui tue Sylvain-Landry.

Au reste, c'est une bête superbe dont la photogénie compense le manque de métier. On la traite comme une ve-

dette : elle est venue de Suisse par avion, accompagnée de son dessinateur-impresario, elle a sa doublure (un chien doux et obéissant pour lui éviter les fatigues du tournage).

Les principaux rôles sont tenus par des acteurs de théâtre : Simone Valère qui joue actuellement avec J.-L. Barrault, Pierre Fresnay qui choisit Gérard Landry pour le rôle de Sylvain, aussi important que le sien, parce qu'il avait joué récemment avec lui dans « Le Sexe Faible ». Seul Barry...

Bientôt, ils quitteront le silence tout relatif de l'hospice de la rue François-Ier pour aller se reposer dans la neige suisse sur laquelle on doit terminer les extérieurs.

Jean-Pierre DARRE.



A l'hospice du Mont Saint-Bernard, Gérard Landry essaie, en vain, d'effrayer Simone Valère. (Photo LIMO.)

Mon confrère Maurice Bessy est un garçon charmant, d'une érudition cinématographique incontestable et d'un agréable commerce, mais il a ses petits travers, comme tout le monde.

Pour la présentation à la presse de *L'Armoire volante*, le film de Carlo Rim, qui avait lieu dans le petit studio des Champs-Élysées, il avait reçu deux places dont un strapontin.

Il téléphona : « Un strapontin ! Pour moi ? Jamais. Pas question. »

Carlo Rim lui téléphona personnellement pour insister amicalement. « La salle est minuscule... C'est une présentation entre amis... On se case comme on peut... », etc.

Maurice Bessy s'obstina. Carlo Rim se fâcha et, de son strapontin, envoya Bessy sur les roses.

Et voilà pourquoi, dans les publications de M. Maudclair — le Dolbey de la presse cinématographique — dont Maurice Bessy est le bras droit, on parle si mal de *L'Armoire volante*, de Carlo Rim...

« Qui ne s'en porte pas plus mal pour ça... »

Au contraire.

Très gentiment, mes confrères de *L'Ecran français* sachant que je n'avais

Découpages par JEANDER

pas en le temps de me replonger « dans le bain » après les dix jours pénibles que j'ai dû passer hors Paris, m'ont donné des éléments d'échos.

Jean Thévenot m'a montré un numéro de la *Semana Cinematografica*, luxueux hebdomadaire de cinéma publié au Mexique.

Dans cette revue, une rubrique est consacrée au courrier sentimental des lecteurs et lectrices et elle est intitulée « De corazon a corazon », autrement dit « De cœur à cœur ».

Et cette rubrique est signée : George Sand.

En toute simplicité...

Enfin, inconsciemment, André Bazin m'a fourni un écho, mercredi dernier, à la censure dont il fait partie.

On projetait le film de Dréville et Noël-Noël qui, après s'être intitulé *Les Casse-Pieds*, puis *Les Fâcheux modernes*, est devenu finalement *Parade du temps perdu*. Cette fantaisie cinématographique que j'ai trouvée, quant à moi, excel-

lente, était commencée depuis une demi-heure et Noël-Noël venait précisément sur l'écran de nous montrer en large, en travers et en hauteur comment s'y prenaient les raseurs pour nous empêcher de voir une pièce ou un film dans une salle de spectacle (sans gêne des retardataires, chapeaux féminins monumentaux, mouvements de tête à gauche ou à droite, etc.) lorsque Bazin entra dans la salle...

« Pour s'installer devant les autres membres de la commission dans un grand bruit de chaises remuées et en masquant un bon tiers de l'écran aux malheureux placés derrière lui. »

Et Bazin ne comprit rien du tout aux éclats de rire de ses collègues à qui il venait de faire une démonstration involontaire mais saisissante de l'utilité et de l'urgence du film de Noël-Noël...

Voici l'histoire (en ver-

★ **RAYMOND BERNARD** dirigera le prochain film de Viviane Romance : « Volupté », idée originale de Ralph Baum, adaptation de R. Baum et A.-P. Antoine, dialogues de A.-P. Antoine.

★ **LES FILMS DU GRIFFON** nous font savoir qu'ils possèdent une autorisation exclusive signée par Picasso, de tourner un film sur « Guernica ». Réalisation d'André Michel. Images de Henri Alekan.

★ **ANDRÉ LUGUET** est promu officier de la Légion d'honneur. L'Ecran français lui adresse ses plus sincères félicitations.

★ **ULYSSE OU LES MAUVAISES RENCONTRES**, film de A.-M. Cazalis et J. Cau, supervisé par Alexandre Astruc : Yvonne de Bray sera finalement Cécile, Jeannine Senneville, Pénélope et Astruc le Cyclope (en remplacement de Jean Genêt, malade). Photos de George Kaufman.

« L'ESCADRON BLANC » EN ALGÉRIE

L'ÉQUIPE technique et les acteurs qui vont participer à la réalisation de *L'Escadron blanc* sont passés à Alger le 2 novembre. Après une courte escale à l'aérodrome de Maison-Blanche, René Lefèvre, Marie Bell, Jean Chevrier et Michèle Martin sont repartis pour Colomb-Béchar où le réalisateur René Chanas les attend depuis une semaine afin de donner le premier tour de mainœuvre de son film. *L'Escadron blanc*, seconde mouture du roman de Joseph Peyré, sera entièrement réalisé dans les territoires du Sud de l'Algérie avec le concours des compagnies sahariennes. M. R.

★ **LES HAPPE-CHAIR**, film en couleurs de Jean Alden-Delos, avec Charles Moulin et Pierre Valde, en préparation.

★ **EDWARD DMYTRYK**, expulsé de Hollywood, est engagé par J. Arthur Rank.

★ **MORT À 73 ANS** de Samuel S. Hinds, condamné depuis 1933 aux rôles de docteurs, de juges et de banquiers. Principaux films : « If I had a million », « Little Women », « Uncle Harry », « Scarlet Street », « Call Northside 777 » (Appellez Nord 777) est son dernier film sorti en France.

★ **DANS UNE BROCHURE** éditée par la Société Océan, M. J. Arthur Rank accuse les Américains d'appliquer un « contingement invisible » aux films britanniques.

sion doublée, naturellement) que Gabriello m'a contée :

Dans une pièce qu'il jouait l'an dernier (*Le Jugement de Salomon*), il avait lu dans son texte qu'il devait paraître, dans une scène, en livreur des Galeries Printanières.

Il ne fait ni une ni deux, se transporte à l'établissement en question et explique le coup au rayon adéquat.

« Parfait, dit le préposé, excellente publicité pour la maison. Ça marche ! »

Et ça marcha sur mesure, au doigt et... à l'œil.

La pièce finie, Gabriello fit enlever les décors « maison », retailleur la veste en « week end », le tout pour la modique somme de 4.000 francs.

Si vous rencontrez Gabriello, faites-lui des compliments sur son beau costume bleu et vous aurez droit à l'histoire ci-dessus, en version originale.

AU MUSÉE DU CINÉMA on décapite gratis

Le cinéma, n'est-ce pas, c'est Gérard Philipe, Micheline Presle ou Edwige Fenech, peut-être Georges Clouzot ou Jacques Becker et — à la rigueur — pour les plus de trente ans : Mae West, Douglas Fairbanks, Jean Vigo ou Nadia Sibirskaïa.

Erreur, le cinéma, ce n'est même pas Lumière ou Edison, inventeurs de génie. Cela remonte plus haut que cela. La Cinémathèque française, qui consacre trois étages à un « Musée du cinéma », nous le fait bien voir.

On n'avait jamais admiré jusqu'ici tant de documents de valeur rassemblés avec un tel souci de l'histoire et de l'art : original du contrat d'association Népce-Daguerre (1829), lanternes magiques des XVII^e et XVIII^e, kinora de Lumière, fusil photographique de Marey, praxinoscope, phénakistiscope, premiers clichés de Demeny, premiers dessins animés de Reynaud, etc.

Sur ces documents, ces appareils, véritables témoins de la préhistoire du cinéma, se répand une lumière douce, passée au délicat tamis des « bandes » colorées de Reynaud. C'est la salle où vous êtes invités à communier dans le respect des grands ancêtres.

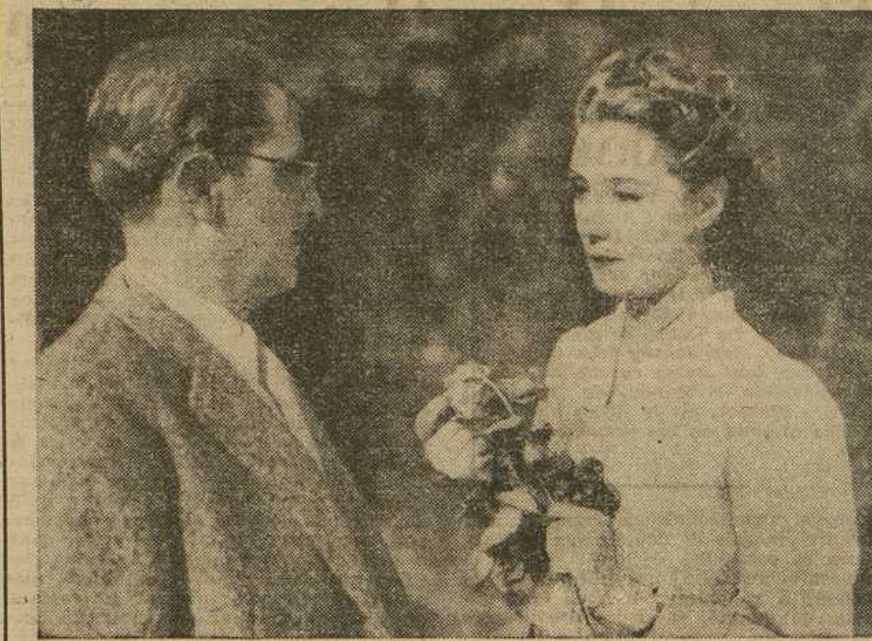
Mais, si vous montez un étage, vous pouvez admirer la chaleur des coloris des vieilles plaques de lanterne magique. Et, si vous en montez deux, vous êtes plongés dans le monde irréel et fantasmagorique imaginé par Georges Méliès, l'inventeur du « spectacle cinématographique », le prestidigitateur fait cinéaste.

Un énorme et menaçant « sélérite » de carton rouge vous accueille, tandis que, dans un coin, vous pouvez, si vous avez le cou mince, vous prêter à une démonstration de « l'homme sans corps », un des truquages les mieux réussis du Théâtre Robert Houdin, ou admirer le jeu d'ombres chinoises, lointaine préfiguration du film actuel.

Le cinéma, quinquagénaire, dresse son pedigree et dessine son arbre généalogique. Promenade étonnante à travers des étapes d'un long et féérique enfantement, une visite à l'exposition de la Cinémathèque nous initie à ses secrets, nous familiarise avec ses précurseurs.

...Et nous invite à réfléchir sur la fuite du temps. J. N.

Grâce à Jacques Daroy les studios de Marseille ont du pain sur la planche



(Photo A. GIRAUD.)

H. Crémieux et R. Devillers : « Le Droit de l'Enfant ».

JACQUES DAROY est un homme aux ressources innombrables.

Comme il est en outre affligé d'une irrédoublable modestie, il cache ses talents divers sous divers pseudonymes. Heureusement, il n'est pas besoin d'être Asmodée pour soulever les masques et reconnaître l'unique personnage qu'ils recouvrent...

Quand M. Daroy — avec l'aide, précisons-le, d'un bienveillant commanditaire — se fait producteur, il se nomme S.M.P. : Société Méditerranéenne de Productions. Quand M. Daroy devient auteur, adaptateur et dialoguiste, il prend le nom de Jacques Ray. Quand M. Daroy, enfin, fait de la mise en scène, il désire qu'on le nomme tout bonnement Jacques Daroy.

Quand M. S.M.P.-Ray-Daroy est tout à la fois producteur, scénariste, adaptateur, dialoguiste et réalisateur (on s'attend à le retrouver distributeur et exploitant de ses propres œuvres), il se passe de grandes choses.

Et M. Daroy-Ray-SMP met trois films en chantier et bat le rappel des techniciens marseillais.

Ces trois films, en l'occurrence, s'intitulent *Sergil* et *le Dictateur*, *Le Droit de l'Enfant*, et *La Passagère*. Du poil-

cier au mélo : le don d'ubiquité implique le goût de l'éclectisme.

Les deux premiers sont maintenant achevés. On vient de donner le premier tour de mainœuvre du troisième. Et grâce à ces trois films, les studios de Marseille, sur lesquels le chômage s'abat plus souvent qu'ailleurs, n'ont pas arrêté de travailler depuis quatre mois.

Dans *Sergil* et *le Dictateur*, nous venons de revoir le fameux inspecteur Paul Meurisse, entouré de René Blanchard, de Liliane Bert et d'Arlette Méry. Mais il ne s'agissait pas d'un remake, l'histoire nouvelle n'ayant absolument rien à voir — mis à part, bien sûr, le personnage principal — avec le premier film.

Le Droit de l'Enfant, lui, comme son titre l'indique, est tiré d'un roman de

Georges Ohnet auquel nous devons, entre autres chefs-d'œuvre, l'immortel *Maître de Forges*. C'est pourquoi sans doute nous retrouvons, dans *Le Droit de l'Enfant*, le Jean Chevrier qui a débüté à l'écran en 1938 dans *Trois de Saint-Cyr* en est à son vingt et unième film : c'est dire qu'un mélo de plus ou de moins ne l'effraye guère. Tout de même, 21 films en dix ans, c'est une belle moyenne ! Mais René Devillers et le bon Henri Crémieux, qui assistent Jean Chevrier dans *Le Droit de l'Enfant*, auraient mieux à dire.

Quant à *La Passagère*, qu'on va entreprendre, tout ce qu'on sait d'elle pour le moment, c'est qu'elle nous vient d'un roman de Guy Chantepleure. On peut être sûr d'avance que l'impérial Margo n'aura pas, là non plus, à mesurer ses larmes.

Pourquoi trois films, alors, coup sur coup ? Parce que l'expérience Dolbey a porté ses fruits. Parce qu'on ne se croit plus déshonoré aujourd'hui, en France, quand on utilise le même décor, vaguement maquillé, pour plusieurs productions. Parce que le temps des vaches maigres a vaincu la traditionnelle et ridicule prodigalité de nos cinéastes.

Et personne ne reconnaîtra le wagon de première classe de *Sergil* et *le Dictateur* dans le salon rustique du *Droit de l'Enfant*.

L'effort d'un homme qui, tout en sauvegardant autant qu'il le peut la qualité, s'efforce de faire d'abord des films bon marché, rentables, mérite d'être encouragé. N'oublions pas qu'il nous faut, en France, vingt films commerciaux comme ceux-ci — vingt films qui ne seront pas forcément vingt navets — pour un seul chef-d'œuvre.

René THEVENET.

IL Y A DIX ANS...

Donald Duck devenait muet...



MAIS pour quelques mois seulement. Il y a dix ans, en effet, exactement le 16 novembre 1938, F.-E. Spencer qui prêtait sa voix au petit canard de Walt Disney dans les célèbres dessins animés, se tua dans un accident d'automobile. Détail étonnant : il venait d'enregistrer la synchronisation d'une petite bande dans laquelle Donald passait, après bien des péripéties, sous une voiturette poussee, ahahante, pétaradante, que conduisait Mickey. Walt Disney, apprenant la mort de son collaborateur, détruisit la bande et Donald — ce Donald — fut enterré avec Spencer.

C'était un curieux homme que F.-E. Spencer, et d'une gentillesse qui l'avait fait aimer de tous les collaborateurs de Walt. Il avait des dons d'imitateur prodigieux, se flattait à juste titre de pouvoir imiter n'importe quelle voix pourvu d'un disque : les voix naturelles l'inspiraient moins car, disait-il, seul le disque révèle le véritable son des voix :

— On prétend qu'il déforme, précisément parce qu'il est trop sincère et que vous ne reconnaissez plus sur la cire la voix que vous croyez avoir, que vous vous efforcez inconsciemment d'avo-

Paradoxe que seraient assez disposés à soutenir, eux aussi, certains ingénieurs du son français !

Après la mort de Spencer, des chroniqueurs hollywoodiens écrivirent que le porte-parole de Donald Duck avait le pressentiment de sa mort depuis plusieurs mois et qu'il avait refusé de donner sa voix à un dessin figurant une grande course automobile où rivalisaient tous les personnages de Disney et que marquaient, comme beaucoup de courses américaines, un nombre important d'accidents. Ainsi présentée, l'histoire est inexacte, mais elle part

néanmoins d'une base vraie : au printemps de 1938, Spencer avait en effet demandé à Walt de ne point paraître dans une bande dont celui-ci avait l'idée : seulement il ne s'agissait pas d'une course automobile, il s'agissait d'un naufrage sur les côtes des îles du Pacifique. Donald y éprouvait des aventures désagréables qui avaient impressionné Spencer à qui, en sa jeunesse, une voyante avait annoncé qu'il périrait noyé, et qui avait gardé une peur réelle de la mer. Prémonition si l'on veut, mais parfaitement à contre-sens !

La voix de Donald muette, Walt Disney envisagea quelque temps de renoncer à la présence du canard dans ses dessins : il projetait de le remplacer par un petit lapin, sa souvenir que ses tout premiers dessins animés avaient eu pour héros un certain Oswald, de la grande famille des Jeannot-Lapins. Mais lapin et souris se ressemblent trop : Donald fut rapidement ressuscité, et on lui chercha une nouvelle « voix » : sept cent trois candidats furent entendus, ce fut un certain Clarence Nash qui l'emporta : il travaillait alors à la radio comme bruiteur.

Gilles BREUIL.

Jacqueline GAUTHIER a deux fétiches

(Raymond BERNARD non compris)



Jacqueline Gauthier (ici avec ses deux fétiches : l'ours et le parapluie) n'a plus tourné depuis un an et demi. Depuis *Une Nuit à Tabarin*, elle a repoussé neuf propositions de films plus ou moins légers, préférant attendre le rôle dramatique qu'elle n'a encore jamais tenu à l'écran. Le théâtre lui avait pourtant fait confiance déjà avec *Bonne chance, Denis et Marcel*. Elle devait être la directrice de *La Maternelle* rôle prévu initialement pour Annie Ducaux et finalement créé par Marie Déa — mais les distributeurs protestèrent : « Le public est trop habitué à voir Jacqueline Gauthier dans des comédies légères ! La patience de Jacqueline va enfin être récompensée. Elle sera l'interprète d'un film de Raymond Bernard et elle pourra prouver avec ce film qu'elle est une comédienne complète. »

La vedette d'un film, c'est le metteur en scène

nous dit Paul-Edmond DECHARME

qui débuta dans le journalisme à l'âge de dix-sept ans. Grand reporter, il parcourut le monde entier et interviewa quelques-unes des plus grandes personnalités contemporaines. C'est à la faveur d'un reportage à travers les capitales de l'Europe qu'il aborda le cinéma, par le documentaire, en 1935. Puis il rapporte d'Afrique six autres documentaires qui sont passés sur les écrans français depuis la libération. Il prend alors la direction des services documentaires de la société des établissements Gaumont

et fonde bientôt une société indépendante de productions : Alciné. Après quelques films comme *Le Cavalier noir* et *Trente et Quarante*, il tente de bâtir des œuvres sur des tempéraments d'artistes : *L'Homme au chapeau rond*, *Martin Roumanique*, *Milroir* et enfin *La Danse de mort* (encore inédit). Son dernier film témoigne d'une tout autre conception de la production : *Manon*, de Henri-Georges Clouzot, est le film français le plus attendu de ces dernières années.

Le cinéma français, qui a perdu le rang qu'il avait eu avant la guerre, peut et doit le retrouver dans la crise mondiale du cinéma et plus particulièrement du cinéma américain qui, chaque jour, à cause de besoins impérieux qu'il a de produire des films rentables, perd son génie particulier.

Il s'agit pour le cinéma français de gagner des marchés et c'est aux auteurs

français, aux techniciens français, aux acteurs français de donner aux producteurs la possibilité de créer des films internationaux. Le problème n'est pas difficile à résoudre : il nous faut des films de qualité, et si les producteurs français ont le souci premier de permettre en toute liberté à des metteurs en scène tels que Clouzot, Becker, Autant-Lara, Grémillon, Daquin, Allégret et d'autres, de travailler et de construire

des projets de films tels que la financeront, quel qu'en soit le chiffre, soit facile, puisqu'ils conquerront des marchés nouveaux, le problème est résolu. Car si le maître d'œuvre d'un film est le producteur, le metteur en scène est donc la pierre angulaire de l'édifice. Et la vedette de *Manon*, par exemple, c'est Clouzot. Les vraies vedettes — ce que l'on oublie trop souvent — sont les metteurs en scène.

Les techniciens, de leur côté, doivent s'engager, d'une part, à réduire les dépenses en pensant que nous n'avons pas encore les moyens de gens qui auraient conquis des marchés et, d'autre part, à aider le producteur, afin d'éliminer les dépenses qui ne se retrouvent pas sur l'écran. Ce qui ne veut pas dire qu'il n'existe pas de possibilités très grandes pour tous ceux qui désirent faire, dans des conditions de rentabilité certaine, des films qui n'ont d'autres ambitions que d'être un spectacle amusant, intéressant ou passionnant pour un public de langue et surtout de mœurs françaises.

Le prix actuel des films est tel qu'il n'est pas possible à une maison de production de ne pas faire appel aux crédits bancaires. Si les intentions du gouverne-

ment — réduire les crédits pour combattre les spéculations et éviter la dévaluation — peuvent se justifier pour presque toutes les industries, elles sont absurdes quand elles concernent le cinéma, qui n'a pas de stock, qui, depuis des années, fait des efforts sans que le prix des places ne soit augmenté en fonction du coût de la vie et du prix de revient des films. Donc, malgré l'aide du fonds de soutien du cinéma, notre industrie peut se trouver demain devant des difficultés accrues si le volume des crédits accordés au cinéma ne croît pas en proportion directe avec le coût de la vie.

Projets ? Incessamment, premier tour de manivelle du Ministère de la Culture, mis en scène par Henri Alner, suivi du *Parfum de la Dame en noir*, mis en scène par Louis Daquin, films qui seront probablement interprétés par Serge Reggiani. Et enfin, pour le début de l'année 1949, un nouveau grand film de classe internationale : *Par des chemins obscurs*, mis en scène par Henri-Georges Clouzot, d'après un scénario de Jean Ferry.

Pour ses trente ans de professorat Mme Bauer-Thérond rencontre son homonyme

Un jour, j'ai reçu une lettre de Mme Bauer-Thérond qui me disait à peu près ceci : « Ecoutez, monsieur, j'en ai assez. Mes élèves me disent : « Le Thérond de L'Ecran français, est-ce votre fils, votre père, votre frère, votre cousin, votre neveu, votre oncle ? » Alors, je réponds non, rien de tout cela, je ne l'ai jamais vu, et mes élèves sont très déçus. Ne pourrait-on mettre fin à cette situation ? ». Je lui ai répondu : « Madame, ne croyez pas que ma situation soit privilégiée. A peu près tous les lecteurs de L'Ecran que j'ai le plaisir de rencontrer me disent d'un air entendu : « Ça ne m'étonne pas qu'il soit si souvent question du cours Bauer-Thérond dans L'Ecran français, c'est-à-dire votre mère, votre sœur, votre belle-sœur, votre tante, etc... »

Et voilà que L'Ecran a reçu une invitation pour le trentième anniversaire des cours Bauer-Thérond. Un peu le rédacteur en chef, ayant une dernière fois de l'astuce, a dit : « Thérond, tu pourrais y aller, en tant que membre de la famille... »

Et aujourd'hui, je fais un peu partie de la famille. Elle est nombreuse la famille Bauer-Thérond. Un peu le prix Cognac des cours d'art dramatique : 70 à 80 élèves. Il y a les aînés et les débutants. Les premiers écoutent d'un peu haut les balbutiements des seconds, et ces derniers suivent avec des regards d'envie les répétitions des premiers. Mais, les cours finis, c'est la grande camaraderie de ceux qui partagent les mêmes rêves, des rêves qui s'appellent enregistrement, bout d'essai, petit rôle, ou bien Conservatoire, nom sur l'affiche et applaudissements qui partent de la salle, ce grand trou qui fait peur. Et Mme Bauer-Thérond, à la fois mère, gâtée quand il s'agit de gourmandiser les indisciplinés, et souveraine quand il s'agit de mettre dans la bonne voie les comédiens imparfaits, règne sur ce petit monde chapeauté.

Et son règne dure depuis trente ans. Trente ans de dur travail, de travail quotidien, où il faut assompler les voix, apprendre les secrets de la diction, où il faut modeler les intelligences, essayer des déceptions (rares), savoir faire jouer les élèves avec leurs qualités et aussi avec leurs défauts, passer de l'écrit à Jean Sarmont avec même fermeté, et la même infaillible mémoire, où il faut savoir longtemps attendre avant de voir enfin s'épanouir un talent qui vous doit (presque) tout. Car depuis trente ans, des talents naissent dans ce coquet studio de la rue Henri-Monnier, par où passent Jacques Dumesnil, René Simon, Vera Korène, Charles Moulin, Mony Dalmès, Jean Chevrier, Luis Mariano, Juliette Faber, André Burgère, Maria Casarès. Et des espoirs y préparent leur avenir : Anouk Aimée, Nicole Stéphane, Katherine Kath, Michel Piccoli (qui débute dans *Le Point du jour*), Marie Olivier (*Les Mains sales*), la petite Muni...

Et toutes ces vedettes de la scène, du cinéma, permettent à Mme Bauer-Thérond de jouer à travers elles, les rôles les plus divers, les plus différents, les plus étonnants, récompense méritée pour une actrice à laquelle le plus grand avenir dramatique était promis, et qui, pour des raisons personnelles, lui a tourné le dos.

R.-M. THEROND.

LE NOUVEAU GEORGES ROLLIN CURÉ D'ARS

En ce monde si baroque — et par là si merveilleux — qu'est le cinéma, les injustices sont nombreuses... Et une des injustices capitales du cinéma français aura été d'avoir ignoré trop longtemps le grand talent de Georges Rollin.

Certes, depuis 1938, Rollin a tourné des films — et même un certain nombre de films importants : *Pattes de mouche* de Grémillon, *La plus belle fille du monde* de Kirsanoff, *Ultimatum* de Wiene, *Le Dernier des six* de Lacombe, *Dernier atout* de Becker, *Goupi mains rouges* de Becker, *L'Arche de Noé* de Henry-Jacques — mais jamais il n'a eu « un rôle », le rôle qui déciderait peut-être de sa carrière.

Ce rôle, Georges Rollin l'aurait-il enfin trouvé avec *Le Sorcier du ciel*, écrit par René Jolivet et réalisé par Marcel Blis-tène, film dont les prises de vue viennent de commencer et où Rollin incarne l'illustre curé d'Ars ? Souhaitons-le de tout cœur. D'abord parce qu'il est un des comédiens les plus sympathiques que nous ayons, d'autre part, et surtout parce qu'il le mérite, grâce à la diversité d'un talent dont il a toujours fait preuve.

Car, comédien digne de ce nom, il veut tout jouer pour essayer de tout connaître : *Un rôle est toujours passionnant*. Je suis toujours heureux de tourner et de me trouver sur un plateau. Le cinéma c'est un paradis. Et dans une autre existence j'irai peut-être en enfer.

Rollin est un mortu, un enragé de l'art dramatique. Depuis l'âge de douze ans, il a tout fait pour essayer de jouer la comédie... Il a réussi à s'imposer, mais après avoir surmonté combien d'obstacles et combien d'années difficiles ?

A Nancy, sa ville natale, quand il suivait, en cachette de ses parents, les cours du Conservatoire... Au théâtre de Belleville, lorsqu'il interprétait tous les mélodrames du répertoire. Dans les studios de doublage, où il prêtait sa voix à Ramon Novarro... Et plus tard, après d'être fait un petit nom comme comédien, le jour où il voulut monter lui-même une pièce, *Rimbaud, l'enfant perdu*, de Pierre Grève et Victor Camarot, et, durant la représentation, les créanciers le pour-suaivaient dans les coulisses... tandis qu'il fallait soutenir les décors qui menaçaient de tomber.

Et le cinéma, il l'aime autant que le théâtre. La preuve : il désire s'attaquer à la mise en scène et réaliser, dans le courant de l'an prochain, un film dont on est en droit d'attendre beaucoup, mais dont il se refuse à révéler quoi que ce soit (même pas le titre). Ses opinions sur le cinéma : il est contre les films sans acteurs professionnels. Il dit d'Orson Welles : *C'est le comédien qui va le plus loin où un comédien puisse aller. Et cela parce qu'il est supérieur-ment intelligent... Seuls, Michel Simon et Pierre Fresnay vont parfois aussi loin que Welles. Mais celui-ci les bat à la corde*. A quinze ans, Georges adorait les films d'aventures, et ses préférences n'ont guère varié : *Je n'aime pas les films avec des personnages en complet-veston. Mon métier, c'est l'aventure. Et le cinéma, ce sont les choses qu'on ne voit pas dans la rue. Le rôle qu'il aurait voulu interpréter : celui de James Stewart dans Monsieur Smith au Sénat.*

Son premier contrat cinématographique date de 1936. Il fut engagé par Pierre Merly, de la UFA, pour tourner à Berlin. Dans son premier film, *Barcarolle*, Geor-



« La Vie est un rêve » : mariavodage de Séverac, avec Solange Turenne.

qui prêta sa voix à Ramon Novarro et n'aime pas les films en complet-veston, est étonné par Welles et les pêcheurs à la ligne...

ges fut déguisé en citrouille... ce qui évidemment n'était pas son idéal de comédien. Mais il eut la chance de rencontrer Jean Grémillon dans les studios berlinois et celui-ci l'engagea pour un des rôles principaux de *Pattes de mouche*, toujours réalisé à Berlin. De retour en France, il tourna encore cinq films jusqu'à la guerre : *Accord final*, *La plus belle fille du monde*, *Ultimatum*, *L'Embuscade*, *Notre-Dame de la Mousse*... Et puis, il se retrouva brancardier dans la ligne Maginot, brancardier parce que, dans sa jeunesse, il avait appris à jouer du saxophone...

Redépart à zéro. Mais la chance est, cette fois-ci, à ses côtés : *Le Dernier des six*, *Le Lot du printemps*, *Annette et la Dame blonde*, *Le Briseur de chaînes*, *Goupi mains rouges*, *Le Merle blanc*, *Le Père Goriot* et, depuis la libération : *Impasse*, *Les Clandestins*, *L'Arche de Noé*, *Fausse identité* et *La Vie est un rêve* (encore inédit).

Et entre ces films — c'est-à-dire pendant ces films — il y a le théâtre, toutes les pièces jouées, créées ou montées, et dont la liste est trop longue pour être publiée. Disons simplement que Georges Rollin fut révélé par *Le Lancer de graines* de Jean Giono, à l'Atelier, qu'il confirma son talent dans *Prière pour les vivants* de Jacques Deval et l'imposait définitivement en étant Mercutio dans *Romeo et Juliette*, montée par Georges Pitoëff : *Je ne jouerai jamais plus aussi bien que j'avais joué dans ce rôle*. Georges Pitoëff avait su l'utiliser... La chance pour un comédien, c'est de tomber entre les mains d'un virtuose. Hélas ! il y a dix ou vingt mille comédiens, et au maximum dix metteurs en scène.

Georges Rollin va voir toutes les pièces jouées à Paris. Il avait fondé une école dramatique en 1943,



Georges, Dominique-Loup et Claire.

mais a dû l'abandonner, faute de temps. Il s'apprête actuellement à monter une pièce d'un jeune auteur, Dupuy, pièce dont le titre provisoire est *Permission de détention*. Mais il dit : *Le théâtre est un vieillard qui va vers son agonie. Il faut le laisser mourir tranquillement. Au besoin, lui faire quelques piqûres... Mais pourquoi vouloir changer le cours des choses et aller au théâtre quand nous aurons la télévision ?*

C'est au cours d'une tournée Karsenty avec *Le Grand Poucet* que Georges Rollin a rencontré celle qui devait devenir sa femme, la gracieuse Claire Murriel, une de nos plus fraîches ingénues. Ensemble, ils ont monté au théâtre Gramont *Le Revolver de Venise* de Grève et Camarot. Mais auparavant, Claire, qui s'était fait connaître en interprétant *Les Jours heureux*, avait repris le rôle créé avec tant de talent par Hélène Vita dans *Notre petite ville* ; elle s'y montra à la hauteur de la créatrice.

Claire et Georges se marièrent le 7 septembre 1946. Ils firent leur voyage de noces en Italie. Ils ont un fils de quatorze mois, Dominique-Loup, qui mène à Mougins une vie de petit sauvage (dans la maison de campagne achetée par Georges il y a deux ans). Claire n'a pas de chance avec les films de son mari, A. Mougins, tous deux ont voulu aller voir *Goupi mains rouges*, en 16 mm., dans une salle de bistro : Ledoux parlait quand Rollin ouvrait la bouche, de plus les bobines n'étaient pas dans l'ordre. A Nancy, l'an dernier, au cours d'une soirée en l'honneur de Rollin, on présentait *Notre-Dame de la Mousse* : « Je n'ai pas compris un mot du dialogue », dit Claire. Mais Claire et Georges se rattrapèrent en allant se voir partenaires à l'écran dans leur dernier film *La Vie est un rêve*, un mariavodage de Jacques Séverac.

Lorsqu'il est à la campagne, Georges Rollin voudrait se reposer, mais il ne peut pas... Il est trop nerveux, toujours prisonnier d'un désir d'activité. Ainsi, depuis des années, il aimerait aller à la pêche. Il n'en a pas encore trouvé le temps. Et quand il aura le temps, il



La première photo de G. Rollin en curé d'Ars.

n'en aura pas pour cela la patience. Il trouve toujours un arbre à soigner ou une pièce à lire... ou bien il se promène dans la nature. Adolescent, il était fort sportif et courait le 100 mètres aussi bien que le 800 dans des compétitions locales.

Je n'ai pas de chien, dit-il, parce que je les aime. Il aime aussi le champagne et avoue très sincèrement qu'il ne connaît rien à la peinture : Je ne sais pas m'exprimer. Il a souvent pensé à des scénarios, mais il ne veut pas les rédiger : Inconsciemment, j'écris des scénarios pour comédiens.

En dehors du théâtre et du cinéma, il ne sort pas et n'a pas le temps de fréquenter les music-halls et les cabarets. Il n'a pas de chansons préférées, mais il en compose chaque matin en se rasant. Chansons qu'il ne retient pas. Il n'arrive pas à comprendre les danses dites de salon : *Ca me dérange. Ça m'échappe que des gens se fatiguent ainsi, qu'ils se débattent pour rien, en se frottant l'un contre l'autre... Autant rester chez soi. Serait-ce le rôle du curé d'Ars qui aurait détesté sur Georges Rollin ? En effet, le curé d'Ars a passé sa vie à lutter contre les danses... Et pour l'impressionner de ces rôles, Georges Rollin, avant le tournage du film, est allé se recueillir six jours chez les pères à Nancy... Aujourd'hui, il affronte la caméra dans un rôle difficile. Il le sait... N'ayons pas peur pour lui. Du talent, il en a à revendre.*

Jean-Charles TACCHELLA.



« Impasse » où Rollin rencontrait Marie Déa.

ON TOURNE EN FRANCE

Vous trouverez désormais chaque semaine, dans l'Ecran français, un tableau complet des films en cours de tournage et en préparation, ainsi que les adresses des studios et des maisons de productions.

EN TOURNAGE A	FILM	REGISSEUR	REALISATEUR	PRODUCTEUR
SAINT-MAURICE 7, rue des Réservoirs. Ent. 38-40.	La Veuve et l'innocent.	J. Desmonceaux	André Cerf	L.P.C. 15, avenue Montaigne. Bal. 26-49.
FRANCEUR 6, rue Francœur. Mon. 72-01.	Le mystère Barton.	Koura	Ch. Spaak	Alman-Radio-Cinéma 6, rue de la Neva. Car. 32-65.
BILLANCOURT 50, q. du Pt-du-Jour. Mol. 51-24.	Jean de la Lune.	Bonedek	M. Achard	Richébé 15, av. du Pt-Roosevelt. Bal. 35-54.
MONT SAINT-MICHEL	Ma Tante d'Honfleur.	Jaffé	Jijet	Art. et Industrie Cinémat. 36, rue Vignon. Opé. 82-00.
PHOTOSONOR 17bis, q. du Pt-Doumer. Déf. 22-84.	Une drôle d'histoire.	Guillat	Henri Decole	J. Bouffé Franchex 44, Champs-Élysées. Bal. 18-89.
LA VICTORINE Ch. Saint-Augustin, Nice.	Les eaux troubles.		H. Calé	Euzko-Film 37, rue Gallée. Pas. 76-04.
BOULOGNE 68, rue J.-B.-Clément. Mol. 33-47.	Bal Cupidon.	Hartwig	M.-G. Sauvage	Ariane 44, Champs-Élysées. Ely. 97-90.
ECLAIR-EPINAY 42, av. A.-Magniot. Pla. 21-05.	Tous les chemins mènent à Rome.	André Hoss	Jean Boyer	Speva-Films 128, rue La Boétie. Ely. 36-66.
FRANCOIS-IER 26 bis, rue François-Ier. Ely. 98-71.	Modèles de Paris.	Pillon	R. Blanc	General-Films 18, rue de Vienne. Eur. 40-99.
MARSEILLE rue J.-Mermoz, Marseille.	Le secret de Mayerling.	Harris Berfoux	J. Delannoy	Codo-Cinéma 72, Champs-Élysées. Ely. 85-81.
BUTTES-CHAUMONT 10 r. Carducci. Bot. 09-30.	Gigi.	Berfoux	J. Audry	Sacha Gardine 19, rue Spontini. Klé. 77-94.
PLACE Clichy 15, rue Forest. Mar. 76-95.	L'Ange Rouge.	F. Herold	R. Pottier	S.M.P. 61, avenue Marceau. Klé. 65-56.
JOINVILLE 20, av. Gallieni. Crav. 36-60.	Barri.	Testard	J. Daroy	C. Radot Bot. 09-30.
	La Passagère.	Thérond, Capelle	M. Blis-tène	Ydax 61, avenue Marceau. Klé. 65-56.
	Cartouche.	Lecoup	G. Dupé	Gray Film 27, r. Dumont-d'Urville. Klé. 93-86.
	Le sorcier du ciel.	Jacquillart	F. Villiers	S.A.F.I.A. 1, pl. Boeldieu, Paris. Rich. 56-70.
	L'Homme de la Tour Eiffel.	Testard		
	Hans le Marin.			

ON PRÉPARE EN FRANCE

PRODUCTEUR	FILM	REALISATEUR	PRODUCTEUR	FILM	REALISATEUR
C. Radot. Bot. 09-30.	Le Chevalier d'Argyne.	C. Radot	Equipe techn. de Prod. 3, rue Cl.-Marot. Bal. 07-80.	Rome-Express.	C. Stengel
Sacha Gardine. 19, rue Spontini. Klé. 77-94.	Un homme marche dans la ville.	M. Pagliero	Les Films modernes. 104, Ch.-Élysées. Ely. 35-97.	Manège.	Y. Allégret
Sigma. 14bis, av. Rachel. Mar. 70-96.	La femme nue.	A. Berthomieu	Les Prisonniers Associés. 28, b. Malherbes. Anj. 11-84.	Interdit au public.	Pasquali
B.U.P. 3, av. B.-Albrecht. Car. 03-81.	Le Paradis des Pilotes perdus.	R. Varny	I. F. F. 4, rue Chamblige.	L'Esprit de famille.	J. Wall
Codo-Cinéma. 73, Ch.-Élysées. Ely. 85-81.	Le Jugement de Dieu.	J. Stelli	Azur. 37, r. de Gallée. Klé. 45-40.	Le Premier venu.	D. Kirsanof
Sirius. 40, r. François-Ier. Ely. 66-44.	Père.	C. Lampin	Les Cinéastes Franc. Ass. 9, Cité du Retiro.	La Chaise est pour demain.	F. Tavano
Gaumont et U.G.C. 31, r. François-Ier. Bal. 06-83.	L'homme aux mains d'acier.	M. Ophuls	Dia Films. 16, ch. des Cailloux. Marseille.	Les Comédiens errants.	Cl. Orval
Cinéma-Film product. 61, bd Suchet. Jas. 90-86.	Alerte au Sud.	J. Constant	Les Films de la Marseillaise. 15, ch. des Cailloux. Marseille.	Lutte dans l'ombre.	
Ydax. 61, av. Marceau. Klé. 65-56.	Millé Mouches.	L. Mathat	A. C. C. 25, r. P.-Charron. Ely. 08-81.	Ferdinand de Lesseps.	
Triumph Films. 76, av. Versailles. Vex. 28-80.	Rendez-vous de juillet.	De Canonge	A. Hugon. 120, Ch.-Élysées. Ely. 29-72.	La Foire aux Femmes.	G. Dupé
R.A.F. 3, r. du Collège. Opé. 14-35.	La Forêt de l'Adieu.	J. Becker	Sidéral Films. 79, Champs-Élysées.	Peter Crabb le Simple.	R. André
Rapid Films. 78, Champs-Élysées.	M. de Courloup.	Le Hénaff	P. A. C. 26, rue Marbeuf. Bal. 18-01.	On a volé le Majestic. Vient de paraître.	J. Houssin
	Le mystère de la Chambre jaune.	J. Faurez	Mondial Production. U.D.I.F. 99, Ch.-Élysées. Ely. 19-41.	Mission à Tanger. Millonnaire d'un jour.	A. Hunebelle
	Le Parfum de la Dame en noir.	H. Aisner	E.D.I.C. 116, Ch.-Élysées. Ely. 52-71, Paris.	Des hommes viendront.	A. Hunebelle
	Exacte au rendez-vous.	L. Daquin		La porte du ciel.	V. Ivernel
		J. Servais			P. de Herain



GIGI ou l'école de la galanterie

COLETTE
fait un sort à
DANIELLE DELORME
dans le "Ballet 1900"...



IX pas, et l'on passe de la tristesse d'Epinaï sous le brouillard à l'insolence d'un appartement parisien aux derniers jours du siècle. Il y a des tentures, des pompons partout, des belots entassés sur tous les meubles et sur des consoles contournées, des plantes vertes, des amours en biscuit enlacsés et gazouillants dans leur immobilité et leur silence au-dessus d'une pendule aux aiguilles fines. Mamita arpente l'appartement, mouchoir noué sur la tête et plumeau à la main : elle semble épousseter la grande Exposition de 1900. C'est là le décor de *Gigi*. En pantalon et pull-over, Jacqueline Audry dirige les prises de vue. C'est le deuxième grand film qu'elle tourne, mais personne n'a oublié cet excellent court métrage sur les chevaux du Vercors par quoi elle débuta dans la mise en scène cinématographique. Elle prend des angles, arrange une frange de rideau, écoute le timbre d'une douzaine de clochettes que l'on fait tinter à ses oreilles : il s'agit de choisir la sonnette d'entrée de l'appartement de Mamita. Le carillon éteint, tante Alicia va prendre place à la porte d'où elle tirera la sonnette : on va tourner.

alors, vous êtes un homme affreux ! Vous êtes amoureux de moi et vous voudriez m'entraîner dans une vie où je ne me ferais que de la peine...

« Vous êtes amoureux de moi et ça ne vous ferait rien de me mettre dans ces aventures abominables qui finissent par des séparations, des disputes, des

Par R. RÉGENT

Sandomirs, des revolvers et du... du laudanum... »

Il y a, tout au long de ce dialogue, du meilleur Colette, marqué parfois de cette pointe d'accent bourguignon sensible à la lecture. On est raccomodé, nous deux, tonton... Et sur chaque scène, sur chaque plan, flottent cette poudre fine et ces parfums fanés de la fin du siècle.

— Il y a des années, nous dit Jacqueline Audry, que j'avais envie de tourner « Gigi ». C'est bien simple : depuis le premier jour où je l'ai lu... Aujourd'hui encore, j'arrive à peine à croire que je suis au studio et que je fais ce film ! J'ai été tellement aidée par Mme Colette ! De ses conseils, de son amicale indulgence...

On devine, à la chaleur qu'il y a dans sa voix quand elle parle de l'auteur de *Gigi*, que Jacqueline Audry voudrait réussir son film plus encore pour Colette que pour elle-même !



TANDIS que l'on règle d'autres lumières, Tante Alicia et Mamita bavardent sur un sofa marron puce. Ce sera l'une des attractions de ce film que de réunir dans ces rôles deux des plus grandes comédiennes françaises : Yvonne de Bray et Gaby Morlay. Elles sont là

... que dirige Jacqueline AUDRY



Jacqueline Audry (à gauche) indique une scène à Yvonne de Bray et Danièle Delorme.

Pour que sa petite fille Gigi séduise « Tonton Gaston », Mme Alvarez (Yvonne de Bray) lui enseigne la coquetterie.

l'une et l'autre, plumes dans leurs amples robes moirées de dame 1900. Elles avaient déjà joué ensemble avant la guerre, sur la scène du Gymnase, *Le Venu* d'Henry Bernstein, mais c'est la première fois qu'elles se trouvent réunies dans un film. D'ailleurs, par l'aveuglement insensé des producteurs, la carrière cinématographique d'Yvonne de Bray ne vient-elle pas à peine de commencer, grâce à Jean Cocteau ?

Comme une chèvre surgissant d'un fourré, voici Gigi, sautant dans le décor. On l'a très peu vue au cinéma. Quelques rôles de deuxième et troisième plan, ici et là. Et puis elle a joué *Mademoiselle au Théâtre Saint-Georges* : « Elle y était remarquable dit Jacqueline Audry. C'était exactement Gigi ! » Quand elle l'a menée à Colette, l'auteur de *La Chatte* regarda ce petit nez retroussé, ce regard franc, malicieuse, observa cette démarche d'adolescente sans âge, et dit simplement : « Elle est marrant ! »

Le soir même, Danièle Delorme était Gigi.



AUX côtés d'Yvonne de Bray, de Gaby Morlay et de Danièle Delorme, ce charmant ballet 1900 sera « dansé » par Frank Villars qui sera le « mondia » Gaston, et par Jean Tissier. Il y aura encore le Palais de Glace, la tour Eiffel, la place de Deauville, le parc Monceau dans les allées duquel un domestique à gilet rayé promène très dignement un caniche... Et un cabinet par-

ticulier pour deux avec, au mur, une grande glace-miroir portant des inscriptions « faites à l'aide des diamants des pécheresses... » Des prémisses sont gravées là dans le verre, semblables à des cœurs fléchés sur les arbres des forêts des amoureux. La buée des années les efface peu à peu comme, dans le bois, la croissance de l'arbre et la mousse. C'est pour nous rendre des reflets et la trace des diamants des pécheresses que Colette et Jacqueline Audry ont essuyé la glace du temps et y ont fait apparaître Gigi.



« Gigi » nous restituera l'atmosphère 1900, non seulement à Paris, mais à Deauville : caleçons de bains rayés, ombrelles, cabines que des chevaux roulent vers la mer...



Tante Alicia (Gaby Morlay) apprend à Gigi le savoir-vivre et l'art de se mal conduire.

LA FIN... LÉGITIME DE "GIGI"

VOICI un extrait du découpage de « Gigi » et du dialogue que Colette a écrit pour ce film. Rappelons brièvement que la jeune Gilberte — Gigi — est nantie d'une grand-mère, Mamita, et d'une tante, Alicia, qui pensent à son avenir... C'est-à-dire qu'elles la préparent à la carrière qui fut la leur : la haute galanterie. Le cousin Gaston, célèbre par sa fortune et ses bonnes fortunes, semble justement s'intéresser à Gigi... Tout serait pour le mieux si l'amour ne venait s'en mêler ! Car l'honnête et pure Gigi aime justement le cousin Gaston, et ce dernier est touché par la grâce mutine de Gigi.

La scène qui suit est la dernière du film.

Un cabinet particulier

Petit cabinet particulier pour deux, où Gaston a ses habitudes et qu'il retient toujours.

Une grande glace, une banquette à deux, une table, deux dessertes collées au mur, une pièce de poupée.

La glace reflète le cabinet particulier et porte des inscriptions faites à l'aide des diamants des pécheresses.

GIGI. — C'est quand même une drôle d'idée d'abimer une belle glace comme ça...

Un maître d'hôtel sert le café, puis sort du champ.

GASTON. — Ce sont des souvenirs !...

Gigi est à genoux, face à la glace sur la banquette. Elle se tourne vers Gaston.

GIGI. — Comme ceux que les amoureux inscrivent sur les arbres ?...

Tonton...

GASTON. — A peu près...

Elle colle le nez à la glace pour déchiffrer les inscriptions.

GIGI. — Mais il y a votre nom...

GASTON (géné). — Mais non, Gigi... tu te trompes...

GIGI. — Et ce Gaston-là... à côté de cette Liane... qui est-ce ?

Elle boit à petites gorgées. Gaston ne répond pas. Gigi se penche de côté pour s'asseoir.

Gigi tape sur la banquette en riant aux éclats.

GIGI. — Pourquoi ils mettent des housses sur leurs meubles ?... Ils ont peur qu'on les abîme...

GASTON (agacé). — Je ne sais pas, Gigi. Bois ton café...

GIGI. — Oui, Tonton !...

GASTON. — Et puis, ne m'appelle plus Tonton...

Le maître d'hôtel s'avance vers la table, avec un plateau sur lequel est ouverte une belle boîte

de cigares. Le maître d'hôtel se penche pour faire choisir Gaston.

MAITRE D'HOTEL. — Votre « Roméo et Juliette », monsieur Gaston !

Gigi l'arrête d'un geste.

GIGI. — Permettez !...

Elle prend les cigares un à un, les fait craquer à son oreille et choisit le meilleur.

GIGI (triumphante). — Celui-là...

Gaston décapsule son cigare d'une dent rageuse. Gigi allume son cigare, puis se renverse en arrière, toute fière d'avoir su sa leçon...

Le maître d'hôtel sort du champ et de la pièce. Gaston plonge alors la main dans la poche de son smoking et en sort un petit écriin.

GASTON. — Ecoute, Gigi... J'ai trouvé ça dans la poche de mon smoking...

GIGI (battant des mains). — Oh ! c'est pour moi.

Elle ouvre la boîte, un magnifique solitaire se prélassait sur un lit de velours rouge.

GIGI. — Oh ! un brillant n'est-ce pas !...

D'un mouvement lesté, elle remonte sur la banquette.

Gigi, à la glace, veut écrire avec son diamant.

GIGI. — Chic... moi aussi... je vais pouvoir écrire mon nom...

Gaston, la figure bouleversée.

GASTON. — Gigi... je t'en prie...

Il veut la prendre par le bras, elle se dérobe.

Gigi, commençant d'écrire.

GIGI. — A côté du vôtre... Tonton... ça sera gentil...

Gaston la fait descendre brutalement de la banquette.

GASTON. — Gilberte... je t'interdis... tu ne comprends pas... allons... viens... viens...

Il lui colle sa cape sur les épaules et l'entraîne par la main.

Pendant qu'on entend une véritable dégringolade dans l'escalier, le maître d'hôtel entre dans la pièce, regarde partout.

Un garçon vient se poster à l'entrée, regardant aussi.

LE MAITRE D'HOTEL (dé-solé). — Ça n'a pas dû marcher, aujourd'hui !...

Le palier et le vestibule de l'appartement de Gigi

Gaston traîne Gigi, qui s'arc-boute à la rampe.

GIGI. — Je veux pas rentrer à la maison... Je veux pas rentrer... Pourquoi ça vous ne voulez plus de moi... Tonton ?

Il sonne à la porte éperdument, pendant que Gigi sanglote.

Mme Alvarez paraît en chemise et bonnet de nuit, tout endormie.

GASTON (très ému). — Mamita, voulez-vous me faire l'honneur et la joie de m'accorder la main de Gigi !...

Gigi, folle de joie, se suspend à son cou, pendant que Mme Alvarez porte la main à son cœur.

FIN



Tonton Gaston (Frank Villars) et Gigi (Danièle Delorme).

CENT fois, le relief a été découvert, théoriquement du moins, par des inventeurs, chimériques ou sérieux. On composerait un burlesque inouï avec cette histoire. Pour le présent, elle n'amuse plus personne. Les plus récentes tentatives de ressusciter ce serpent de mer ont tourné court. Même la troupe moutonnière des journalistes ne se déplace plus. La dernière fois, c'était un homme fort estimable, selon toute apparence. Il avait fait des frais de timbres. L'Association de la critique fut, je crois, globalement et individuellement convenue à bécoter devant la merveille. Le relief et la couleur étaient donnés simultanément. Des ambassadeurs portaient de l'intérêt à la chose. Un brevet avait été déposé. Sur place nous vîmes un chrysanthème photographié dans son pot.

Je plaisante à tort, peut-être. A la vérité, cet homme était sérieux, et sans doute aussi son invention. Mais ce sont les difficultés de la mise en œuvre et de l'exploitation qui, chaque fois, ont causé l'échec. Ainsi, sans doute, des Russes. Il semble — je dis : il semble, n'étant aucunement orfèvre en ces matières scientifiques — que leur procédé soit le plus sérieux de tous. C'est une probabilité que le profane peut se permettre d'avancer sans ridicule, puisque, dans ce cas du moins, un film fut projeté : Robinson Crusoé. On l'attendit, il y a deux ans, au fes-

PERSPECTIVES DU RELIEF

tival de Cannes : l'année dernière, à celui de Venise. En vain. Peut-être fut-il annoncé par de mauvais plaisants; peut-être les Russes renoncèrent-ils dans la crainte d'incidents de projection. Quelle est en tout cela la part de la vérité, et quelle est celle du complot? Je n'en sais rien du tout, ni personne en ce pays.

En résumé, le problème peut être situé entre deux données extrêmes et simples : le relief est effectivement inventé et des films peuvent être tournés qui le restituent à l'œil; mais l'exploitation et la généralisation de l'un ou l'autre des procédés sont loin d'être acquis.

Précisions sur le procédé russe

CELUI des Russes a été inventé par un ingénieur du nom d'Ivanov qui a trouvé le point de départ de ses recherches dans les travaux de l'Américain Ives sur la parallaxe stéréogrammatique, eux-mêmes développés à partir des recherches de deux Français : Estienne et Berthier. Ivanov place une grille, ou « rastro », devant l'écran. Ce rastro se compose d'étranges bandes parallèles qui absorbent la lumière. Le procédé n'était pas initialement appelé à connaître un grand avenir. Le système de disposition parallèle des bandes du rastro n'aurait en effet la vision stéréoscopique qu'à une seule rangée de spectateurs : celle située à la même distance de l'écran que l'appareil de projection. Mais l'invention défectueuse appelle l'invention complémentaire ou corrective. Ivanov mit en effet au point un écran dit écran à « rastro perpectif rayonnant ». Un pareil « rastro » fut construit en 1941, et l'une des salles de Moscou, la Movska, en fut équipée. Cet effort fut sans lendemain, car les difficultés de construction s'avérèrent insurmontables. C'est alors — il semble que ce soit à ce jour le point utili-

DEMAIN LE CINÉMA (VI)

par Roland DAILLY

me de ses recherches — qu'Ivanov inventa le « rastro optique ». Il n'entre naturellement pas dans l'objet de cette enquête d'assombrir le lecteur sous les descriptions scientifiques. Nous nous bornons donc à définir le procédé tel qu'il est aujourd'hui, au terme de ces divers perfectionnements. Par analogie avec l'appareil photographique, le « rastro absorbant » (grille placée devant l'écran) peut être comparé à la chambre obscure, et le « rastro optique » à l'objectif à lentille moderne. Bien. Reste le point de vue du spectateur, seul décisif. A l'heure actuelle, selon ce procédé, le plus avancé, semble-t-il, et celui qui a bénéficié de recherches importantes et systématiques, la vision stéréoscopique demeure encore imparfaite, en ce sens que les mouvements de tête font perdre au spectateur la vision du volume.

J'invente, tu inventes, il invente...

PARALLELEMENT aux recherches des Russes se sont poursuivies mille autres travaux. Il n'est pas question de les connaître et de les ex-

posés. En premier lieu, il se traiterait matériellement impossible de procéder à pareil recensement. En second lieu, le problème étant le même, les solutions se ramènent à un petit nombre de principes de recherches : anaglyphes, grille, grille à mouvement alternatif. Le problème lui-même a été clairement exposé par Jean Painlevé dans un article de notre Ecran français, daté du 27 mars 1946. La restitution du relief véritable, expliquait-il, est fondée sur le principe de la vision binoculaire. C'est-à-dire qu'il faut partir de deux images d'un même objet prises de points de vue différents et dont l'écartement correspond plus ou moins à celui des yeux. Ainsi fixée, on a une image gauche et une image droite. La difficulté est de les fondre en une seule; autrement dit, de voir ces deux images simultanément et au même endroit. Problème de longue date résolu dans le domaine de la photographie grâce au stéréoscope. Mais il n'en est pas encore de même pour le cinéma. On a vu la difficulté qui subsiste dans le cas du procédé russe : il suppose l'immobilité du visage. L'inconvénient des divers procédés dits anaglyphiques est plus grave encore : il consiste, selon les variantes, à infliger au spectateur le port soit de jumelles (« polarisantes »), soit de lorgnons (« vibrants »). On juge si c'est com-

mode.

L'opinion de Jean Painlevé

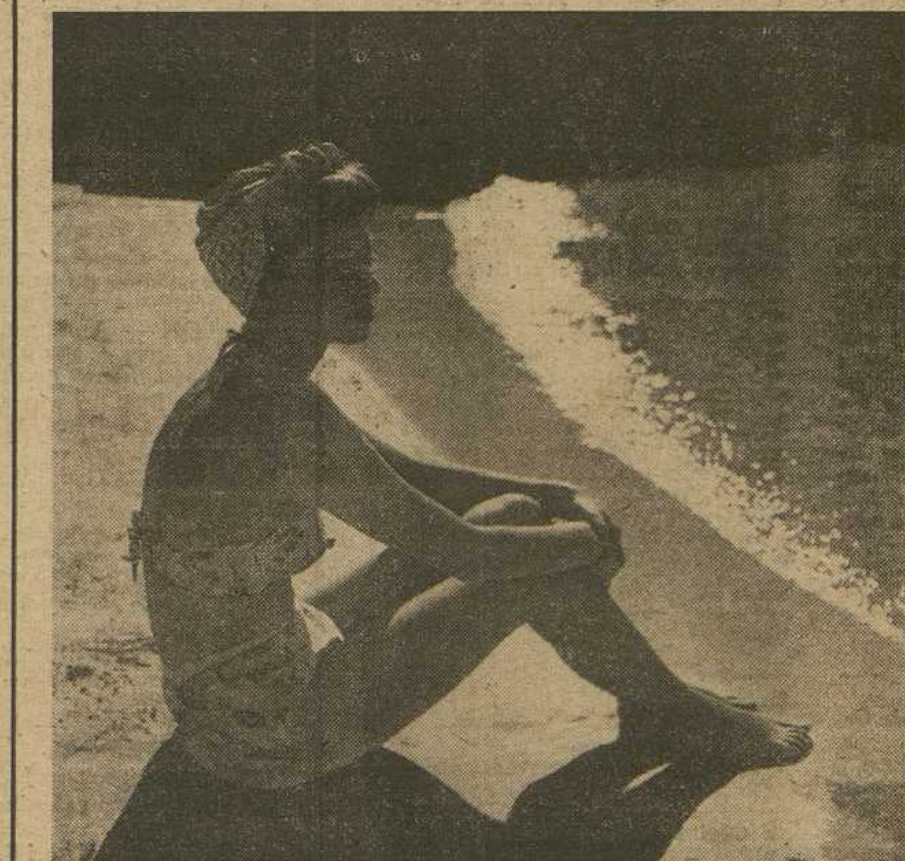
IL faudra, m'a-t-il dit, qu'on éprouve le besoin de porter la main vers l'image, de toucher ce qu'il y a derrière; en somme, avoir l'envie de faire visuellement le tour du personnage ou de l'objet. Mais ce ne sera à employer que pour des effets fantastiques, et donc en situation. Une excellente arme dont il faudra ne pas savoir se servir.

En l'an deux mille

JUSQU'AU jour, du moins, où le relief prendra une autre forme, et cessera à vrai dire, d'être le relief, pour devenir le cinéma dans l'espace, ou, si l'on préfère, le cinéma intégral. C'est cette perspective que nous promettent les travaux déjà anciens du physicien français Lippmann. C'est une promesse, disons, pour l'an deux mille. Entre autres conditions, il faudrait, pour qu'elle se réalise, que notre planète fût encore de ce monde.

La semaine prochaine :

TÉLÉVISION et TÉLÉ-CINÉMA



Lilli Palmer, la gitane, sur les bords de la Méditerranée.



J.-P. Aumont, marin canadien...

HANS LE MARIN, interprété par des comédiens français, anglais et espagnols, est tourné en deux versions — l'une française, l'autre anglo-saxonne. Mais la conception de tournage de Hans le marin, je m'empresse de le dire, n'a rien à voir avec celles dont la Paramount française abuse à l'heure actuelle. Hans le marin (on l'a déjà dit, je m'en excuse) est un film de famille, une famille accueillante où l'on a toujours l'impression d'être reçu en ami.

De ce film en deux versions — la version anglo-saxonne sera beaucoup plus édulcorée — Jean-Pierre Aumont est, non seulement l'interprète principal, l'adaptateur et le dialoguiste, mais encore le co-producteur (avec les firmes Caravelle et Safia); et à cette occasion, il a formé la Christina Inc., maison de production qui porte le prénom de sa fille.

Vous avez peut-être lu Hans le marin, roman d'Edouard Peisson d'après lequel Jean-Pierre Aumont a tiré son film. C'est pourquoi je ne vous conterai pas en détails les amours de ce matelot — à l'écran, Jean-Pierre Aumont — qui ne réembrassera pas à cause d'une femme, une belle entraîneuse qu'il tuera avant de se livrer à la police. Le héros, qui était nordique dans le roman, est devenu Canadien pour des raisons linguistiques et cinématographiques.

Avec ce film, François Villiers, le frère de Jean-Pierre Aumont, auteur de

A JOINVILLE, OU "HANS LE MARIN" PARLE DEUX LANGUES

J.-P. AUMONT

qui délaisse

LILLI PALMER

a tué la belle

MARIA MONTEZ

à cause du vilain

MARCEL DALIO

documentaires africains et de La Grèce, problème mondial, assume pour la première fois la mise en scène d'une œuvre de long métrage; il est aidé dans sa tâche par un superviseur, qui n'est autre que l'auteur de La Danse de Mort, Marcel Cravenne, un des meilleurs techniciens français.

Il y a quelques semaines, j'ai déjà entretenu les lecteurs de L'Ecran du cas Maria Montez; cette reine des joyeuses mille et une nuits en technicolor doit trouver dans Hans le marin la révélation de sa véritable personnalité. Enfin — et je pense qu'il n'est pas inutile de le répéter — ce sera la première fois qu'elle sera elle-même devant la caméra et qu'elle pourra peut-être ainsi s'exprimer loin de ces plaisanteries hollywoodiennes que furent ses films précédents.

Outre Maria et Jean-Pierre, la distribution — qui groupe des comédiens s'exprimant avec autant de facilité en français qu'en anglais — comprend : Marcel Dalio qui joue les ficelles du drame en tant que « vilain » (par son personnage même, Dalio est une sorte de Destin qui, de film en film, empêche les autres d'être heureux, tout en ne l'étant pas lui-même); Roger Blin dont les chances cinématographiques sont, hélas, trop rares; Coco Aslan, Catherine Damet, O'Brady, Lita Recio et Jean Roy, beau-frère de Jean-Pierre et comparse de Dalio dans le film.



Dans son premier film français, Maria Montez, abandonnant les princesses plus ou moins d'Arabie, change totalement d'emploi... Elle devient la belle Dolorès, entraîneuse dans un cabaret louche de Marseille, une femme qui a trop vécu pour être sensible à l'amour d'un matelot canadien, Jean-Pierre Aumont.



(Photos Raymond VOINQUEL.)

Ci-dessus : A la Madrague, non loin de Marseille, où furent tournés les extérieurs, le « superviseur », Marcel Cravenne (à gauche), s'entretient avec le chef opérateur Bourgois au sujet d'un gros plan de Lilli Palmer (ci-contre).

Enfin, il y a Lilli Palmer, en gitane qui ne réussit pas à conserver l'amour du marin Jean-Pierre Aumont... D'origine autrichienne, cette comédienne (qui est une des plus grandes du cinéma d'aujourd'hui) est encore malheureusement trop peu connue en France, malgré sa création de la petite réfugiée dans The Rocket Progress (l'honorable Monsieur Sans Gêne) et bien qu'elle soit la femme de Sexy Rexy Harrison.

Lilli Palmer. Nous en reparlerons.

Jean-Charles TACHELLA.



Le cinéma mène-t-il... Prête-moi ta plume... les enfants en prison (IV)

EN dénonçant la misère comme un des facteurs essentiels de la délinquance juvénile, M. V.-A. Carrière, à Paris, n'a pas tort. Mais lorsqu'il affirme : « Les enfants délinquants se recrutent parmi les familles pauvres. Les jeunes apprentis au vol et au crime ne se trouvent pas parmi les familles aisées, bourgeoises », il me semble négliger singulièrement un phénomène de décomposition morale qui se retrouve dans toutes les classes sociales. Et il se trompe, sans conteste, en niant que de jeunes rejetons des familles bourgeoises soient amenés à comparaître devant les tribunaux. Il n'a qu'à lire la rubrique des « faits divers » quotidiens pour s'en convaincre !

Quant au cinéma, dans la mesure où il peut influencer défavorablement sur les enfants malheureux, en ajoutant aux mauvaises leçons de ganachisme, le désordre sexuel, l'obsession du film noir et le romantisme de l'alcool qu'il devient nocif. Et parce que notre correspondant retrouve principalement ces préoccupations dans les films de Hollywood, il conclut logiquement : « Le problème de l'éducation culturelle de la jeunesse se lie d'abord au problème économique de la lutte contre l'invasion du film américain.

Une opinion qui s'exprime avec une scrupuleuse clarté, c'est celle de M. Pradier, à Sannois (Cher). « En principe, le cinéma comporte des dangers pour l'âme des jeunes. Ce qu'il faut se demander, c'est : faut-il priver l'enfant d'une distraction passionnante ou bien peut-on la lui tolérer tout en luttant contre l'effet pernicieux de certains films, ou simplement de certaines scènes de films ? » Et M. Pradier répond à sa propre question avec un évident bon sens : « Tâchons de faire du jeune spectateur un spectateur raisonnable afin qu'il reste un spectateur lucide ».

Faisant allusion à la mission des parents et des éducateurs pour la critique des films, il pense que « l'ironie, légère, piquante, virulente ou acerbée est

un puissant moyen de sauvegarde morale à l'intention d'autrui, c'est un dissolvant rapide capable de purifier un esprit des troubles morbides, idées fausses, rêveries ou autres tendances à l'imitation. » A condition toutefois, précise notre correspondant, que ladite ironie « ne s'attaque jamais à tout ce qui peut représenter le bien, l'autorité, la loi, la foi, même si la mise en scène les traite maladroitement. » Ce respect sacro-saint de l'autorité, de la loi et de la foi (et M. Pradier ne nous précise pas de quelle autorité, de quelle loi et de quelle foi il entend parler) me paraît fortement étonner l'ironie préconisée. « Ne jamais laisser un enfant aller seul au cinéma, ni en la seule compagnie de camarades de son âge. Qu'il ne puisse se sentir ni autonome, ni seul juge. Qu'il se considère comme « emmené » et non « envoyé » au cinéma. Qu'il sente que le spectacle ne s'adresse pas directement à lui mais aux grandes personnes. Celles-ci pourront dès lors commenter le film à son intention et corriger en son esprit les néfastes effets de certaines scènes. » Telle est la méthode préconisée par M. Pradier en attendant qu'existe un cinéma pour enfants. Holà ! cher correspondant, foi d'ami Pierrot, je crains fort que votre principe de fréquentation du cinéma en liberté surveillée n'aboutisse pas du tout à former ces « spectateurs raisonnables et lucides » que vous souhaitez. Une telle mise en tutelle me paraît plutôt susceptible d'interdire aux enfants tout plaisir devant un écran, de leur ôter chez eux toute spontanéité et d'engendrer surtout des retournements intellectuels !

(A suivre.)

L'ami Pierrot

Samedi 20 - Dimanche 21 - Lundi 22

VISITEZ L'EXPOSITION PERMANENTE AU SALON DE LA TSF

142 RUE MONTMARTRE

MÉTRO : BOURSE - BIGNES D'AUTOBUS

SEUL EN FRANCE LE SALON DE LA TSF

PRÉSENTE À DES PRIX HOMOLOGUÉS

800 DERNIERS MODÈLES DE POSTES...

...de Meubles Radio-Phonos-Télévision

DES PLUS GRANDES MARQUES

VENTE SUR PLACE AVEC TRÈS LONGS CRÉDITS

"SANS FORMALITÉ"

REPRISE DES ANCIENS POSTES

OUVERT TOUTS LES JOURS DE 9H À 20H

ETC. ETC.

les Films de la Semaine

LA VOLEUSE : Une performance assez vaine de Bette Davis (Am. v. o.)



Bette Davis et Glenn Ford sont les héros de « La Voleuse ».



A STOLEN LIFE
Scén. : Catherine Turner, d'après Karel J. Benes. Réal. : Curtis Bernhardt. Interp. : Bette Davis, Glenn Ford, Dana Clark, Walter Brennan, Charlie Ruggles. Images : Sol Polito. Son : R. B. Lee. Décors : F. M. Mac Lean. Musique : Max Steiner. Prod. : Warner Bros. 1947.

Le cas de Bette Davis est révélateur du gaspillage offert de talents qui a lieu à Hollywood. Durant sa longue carrière, Bette Davis s'est manifestée comme une merveilleuse actrice de composition. Spécialement sur son prestige, les producteurs qui la tiennent sous contrat en usent avec elle à la façon dont un dresseur traiterait un cheval savant. Ces Barnums du cinéma l'éprouvent pour lui faire « sauter l'obstacle » du personnage. Il en résulte que certains de ses derniers films relèvent davantage de l'exhibition de phénomènes forains — voir *Femme aimée est toujours folle* — que de l'art dramatique.

La *Voleuse* illustre typiquement ce point de vue « artistique » de maxims. On devine que la préoccupation essentielle des commanditaires a été d'épater la galerie en prouvant que Bette Davis était capable d'interpréter simultanément les rôles de deux sœurs jumelles.

Si l'ouvrage est sans doute aussi follement « romanesque » que le roman dont il se réclame, on doit lui reconnaître le mérite de nous offrir une situation curieuse. Kate et Patricia sont à ne point pouvoir les discerner l'une de l'autre, physiquement de « vraies jumelles », pour employer le vocabulaire de M. Jean Rostand, mais elles sont moralement fort dissemblables. Tandis que Kate est du genre profond et sincère, sa sœur est la pire des évanouies. Alors qu'il se agit, le même homme fait battre leur cœur. Et la coquetterie superficielle emporte en un tour de valse le trophée du mariage sur l'honnêteté des sentiments.

Demourée chaste et fidèle à son amour, la triste jumelle se trouve brusquement en face de la chance de sa vie. Au cours d'une excursion que les deux sœurs font ensemble sur un yacht, Patricia se noie accidentellement. Il ne reste à Kate qu'à usurper l'identité de la morte et à tenter de conquérir par effraction l'être aimé. Mais il n'est pas facile de se mettre « dans la peau » d'une autre, surtout lorsqu'on ignore la disposition de son appartement et que le chien de la maison a un flair à qui on ne la fait pas.

Et ceci n'est rien encore. La jumelle abusive doit endosser tout le passif de sa déraisonnable sœur. A savoir ses désaccords avec le mari, un amant officiel et une réputation ternie par une rumeur de voyantes aventures. Ce qui n'empêche nullement, d'ailleurs, un « happy-end » de dénouer en dix mètres de pellicule le mariage propre à décevoir Machiavel en personne.

La vraisemblance n'est évidemment pas la vertu dominante de cette histoire. Pourtant, bénéficiant de l'atout maître de Bette Davis, un scénario et un réalisateur plus habiles et travaillant avec moins de paresse eussent pu extirper une tension dramatique assez serrée de l'étrange « réadaptation » psychologique requise de l'héroïne.

Pour cette situation comme pour le reste, ils se sont contentés de ce plat hollywoodien où le poncif est découpé, mis en scène et photographié avec un « soin » machinal de confiseur. Le chef-d'œuvre en réside dans la tempête apocalyptique qui provoque la mort de Patricia. Penchée sur le bordage, la jumelle numéro un tient désespérément la main de la jumelle numéro deux. Avant l'engloutissement de la victime dans les flots, de cette main coupée qui s'accroche à l'anneau de la jumelle, on voit passer à son annulaire pour prendre la place de sa sœur !!!

Face à un Glenn Ford sain et transparent comme un verre d'eau et à un scénario naïf, authentique comme le Café du Dôme de Californie, Bette Davis exécute son double numéro avec un brio digne de sa réputation. Nous ne lui ferons pas grief de notre manque d'émotion. Mais peut-être conviendrait-il qu'elle s'insinuat de l'acharnement des costumes à souligner l'absence de grâce de son visage. Durant la scène — déjà passablement ridicule — de l'explication avec l'amant, on l'a affublée d'un hideux chapeau noir en forme de tarte qui suffirait à légitimer une rupture !

Raymond BARKAN.



Ne manquez pas...

L'Armoire volante (Fernandel, burlesque, Fr.). — La Bataille de l'eau lourde (un fait d'arme, Fr., Norv.). — Le Carrefour de la mort (un mouchard, Am.). — Dernière épopée (les camps de concentration, Pol.). — Hamlet (par Laurence Olivier, Ang.). — Le Messager de Fort-Apache (de John Ford, Am.). — Olivier Twist (par David Lean, Ang.).

Allez voir...

Appelez Nord 777 (policeur authentique, Am.). — Les Assassins sont parmi nous (l'après-guerre, All.). — Boomerang (un magistrat honnête, Am.). — La Charrette de Parme (Stendhal à l'écran, Fr.). — Huit heures de suris (un homme traqué, Ang.). — L'Homme de mes rêves (Ginger Rogers, Am.).

Pour passer le temps...

Les Amoureux sont seuls au monde (Jouvet, Fr.). — Bagarres (drame paysan, Fr.). — Le Banni (un western anti-conventionnel, Am.). — Bonne à faire (vaudeville, Am.). — Grève d'été (Lysistrata, Aut.). — L'Impasse des Deux-Anges (Simone Signoret, Fr.). — Lettre d'une inconnue (un amour malheureux, Am.). — Nikita (un gosse, Sov.). — Un Feu s'en va-t-en guerre (Danny Kaye, Am.). — La Voleuse (Bette Davis, Am.).

AU X^e CONGRÈS DU FILM SCIENTIFIQUE ET TECHNIQUE

Le X^e Congrès du film scientifique et technique vient de tenir ses assises à Paris, au Palais de la découverte. Grâce à l'Institut de cinématographie scientifique et à son infatigable animateur, Jean Painlevé, quinze nations y ont présenté à une docte assemblée une série de courts métrages d'un incontestable intérêt. On voudrait pouvoir les citer tous...

... Et surtout faire comprendre combien, même pour un profane, la plupart de ces

films sont non seulement intéressants (ce qui va de soi), mais poignants.

Beaucoup plus, soit dit en passant, que nombre de ces histoires filandreuses qu'essaient d'animer des fantoches et qui encombrant nos écrans.

Il serait trop facile de chercher des exemples de poignance dans les films chirurgicaux. On ne doute pas de l'émotion, mêlée d'admiration, qui étreint le spectateur peu habitué à l'atmosphère des salles d'opération lorsqu'il assiste à l'un de ces combats en pleine chair vive que la science livre au mal, lorsque, entre autres, il voit le docteur Juhet pratiquer une arthroplastie reconstructrice de la bouche, autrement dit, remplacer la tête effritée d'une femme par un morceau d'os artificiel en plexiglass. Mais ils ne sont pas moins émouvants ces drames qui se déroulent chez les infirmes petits et que la caméra a accouplés au microscope nous permet de suivre. Nous pensons à *La capture des proies* chez les riliés (Jean Drégeois, France), à *L'Incubation* et à *Écllosion* des oiseaux (M. Puchalski, Pologne), etc.

On encore ces spectacles de la nature : tels *La Lune* ou *Aurore boréale* (U. R. S. S.).

Cependant le cinéma scientifique et technique n'a pas que des qualités d'ordre émotif. Si même c'étaient là ses seules qualités, son intérêt serait minime. Elles n'interviennent que dans la mesure où elles excitent la curiosité — la curiosité du cinéma d'enseignement — la curiosité de l'étudiant et arrive sa compréhension. En outre, ce X^e Congrès nous a prouvé, une fois de plus, combien la caméra constitue un précieux instrument de laboratoire. C'est à ce double titre que le cinéma scientifique doit être défendu et aidé.

Et en France, en tout cas, il en a besoin. François TIMMORY.

LES POUPÉES ANIMÉES FONT TACHE D'HUILE...



Après la Tchécoslovaquie et à son tour, la France honore son métier à la marionnette.

Zoltan Olcsay Kis et Anna Teenká terminent actuellement un premier court métrage, adapté d'une œuvre charmante du grand poète Alexandre Petefi.

Les deux héros de ce film sont le petit berger et son âne le plus fidèle de ses amis avec qui il discute de tous ses projets et qui aide puissamment à leur réalisation.

Avec ces mêmes personnages ou avec d'autres, plusieurs autres films vont suivre, notamment sur les danses folkloriques hongroises et même sur tels ou tels événements de la vie moderne qui seront vus avec l'optique naïve des marionnettes.

Détail important : avant de devenir cinéaste, Zoltan Olcsay Kis était sculpteur, et c'est sans doute pourquoi il travaille à la mise au point d'un procédé permettant de donner l'impression du relief.

Et il est étonnant, cette ambition ne lui serait-elle pas venue...

J. T.

Le Courrier de...

♦ Claude Ferran, Paris. — La place me manque pour donner la liste complète des films de Polito et Wong Howe. Ils en ont réalisés chacun une cinquantaine. Voici les principaux films de Sol Polito : *God Diggers of 1933*, *Footlight parade* (co.), *Hi Nellie*, *Wonder Bar*, *G-Men*, *In Caliente*, *Frisco Kid*, *The Petrified Forest*, *Charge of the Light Brigade*, *The Prince and the Pauper*, *Gold is where you find it*, *Valley of the Giants*, *Angels with dirty faces*, *Adventures of Robin Hood* (co.), *Gold Diggers in Paris*, *Dodge City*, *Private Lives of Elizabeth and Essex*, *Four Wives*, *Virginia City*, *City for conquest* (co.), *Sergeant York* (co.), *Rhapsody in blue*, *Clack and dagger*, *A Stolen Life*, *Sorry wrong number*. Principaux films de James Wong Howe que je considère personnellement comme le plus grand chef-opérateur américain (depuis la mort de Toland) : *The Power and the Glory*, *Manhattan melodrama*, *The Thin Man*, *Whisper*, *Fire over England*, *Farewell again*, *Alpiers*, *Daughters courageous*, *City for conquest* (co.), *Abie Lincoln*, *Illinois*, *Torrid Zone*, *A dispatch from Reuter*, *The Strawberry Blonde*, *Air Force*, *Kings Row*, *Hangmen also die*, *North Star*, *My Reputation*, *Confidential Agent*, *Danger Signal*, *Pursued*, *Body and soul*, *Ted May*, *Cord*, qui fut très longtemps un chef-opérateur de second ordre (westerns et policiers « B »), commence depuis deux ou trois ans à réaliser des films A. Tony Gaudio, né à Rome en 1885, débuta à Hollywood avant 1910 ; il éclaira notamment les Douglas Fairbanks à l'époque du muet et récemment les deux derniers films de Borzage à la Republic.

♦ J. Detry, Valenciennes. — Ces films ne sont pas « accrochés » à un grand film en particulier : l'exploitation en varie selon les régions et les époques. L'Affaire est dans le sac n'est pas en exploitation, mais vous pouvez le voir dans les ciné-clubs.

♦ B. M. Paris. — La main du diable a été réalisée par Maurice Tourneur, chef-opérateur de la Mousie par Robert Péguy. Le Carrefour des enfants perdus par Leo Joannon. Le maître de poste par Gustav Ucicky. Gunga Din par George Stevens. Blind Alley par Charles Vidor ; les scénaristes de ce film : Philip MacDonald, Michael Blankfort et Albert Duff.

♦ C.C. Rennes. — Tout à fait d'accord avec vous, hélas. Dans l'âme de fond, l'actrice qui jouait le rôle de Sylvia Burton était Jane Meadows. Je n'ai pas pu obtenir les renseignements relatifs à votre seconde question. Clive Stevens dans *L'Homme fatal*, était Stuart Lindell.

♦ C. Rander, Nice. — Paquet transmis à Pierre Louis. Je n'ai aucun détail sur l'existence d'un tel film.

♦ François Truffaut, Paris. — Mais non, pourquoi ? Yves Allégret débuta comme assistant et scénariste à 17 ans, huit ans. En 1941, sous le pseudonyme d'Yves Champlain et sous la supervision de son frère Marc, il tourna *Les Deux Timides*. Depuis, il dirige les *Châli*, *Alfred*, *Un petit peu de feu*, *Le Diable à cinq*, *Le Diable à quatre*, *Le Diable à trois*, *Le Diable à deux*, *Le Diable à un*, *Le Diable à zéro*, *Le Diable à moins*, *Le Diable à plus*, *Le Diable à tout*, *Le Diable à rien*, *Le Diable à n'importe quoi*, *Le Diable à n'importe comment*, *Le Diable à n'importe où*, *Le Diable à n'importe quand*, *Le Diable à n'importe comment, n'importe où, n'importe quand*, *Le Diable à n'importe comment, n'importe où, n'importe quand, n'importe comment, n'importe où, n'importe quand*, etc.

Depuis, il dirige les *Châli*, *Alfred*, *Un petit peu de feu*, *Le Diable à cinq*, *Le Diable à quatre*, *Le Diable à trois*, *Le Diable à deux*, *Le Diable à un*, *Le Diable à zéro*, *Le Diable à moins*, *Le Diable à plus*, *Le Diable à tout*, *Le Diable à rien*, *Le Diable à n'importe quoi*, *Le Diable à n'importe comment*, *Le Diable à n'importe où*, *Le Diable à n'importe quand*, *Le Diable à n'importe comment, n'importe où, n'importe quand*, *Le Diable à n'importe comment, n'importe où, n'importe quand, n'importe comment, n'importe où, n'importe quand*, etc.

♦ René Pion, Long Eaton. — Lettre et réalisation intéressantes. Pour la possibilité de créer un C.C. en zone française de l'Allemagne occupée, nous croyons savoir que la F.F.C.C. étudie actuellement un projet dans ce sens. Lui écrire.

♦ Mme V. Boglio, Paris. — Les dialogues des *Enfants du paradis* ne sont pas en vente. J'ignore s'ils seront édités prochainement.

♦ C. C. Boulonnais. — Ces films ne sont pas encore exploités en France. *Précédé de cordes* : 13. *Remorques* : 15. *Zola* : 13. *Vous ne l'emporterez pas avec vous* : 15. *L'Alibi* : 14. *Verdun, visions d'histoire* : 13. *Le Symphonie fantastique* : 11. *Orage* : 13. *Anna Karénine* (Garbo) : 13. *Le Secret de Mme Clapain* : 11.

...l'Ami Pierrot

ET VOICI

LE PALMARES DES LECTEURS

qui ont gagné un prix en participant à notre grand concours

VOTRE PHOTO EN 1^{re} PAGE

Les cent lecteurs dont les votes se sont, dans l'ordre, rapprochés le plus exactement de la « liste-type » que nous avons publiée la semaine dernière gagnent :

TROIS PREMIERS PRIX EX-ÆQUO : Une montre ancre 15 rubis :

à MM. Pillet (Paris), Jean Rollet (Villeurbanne) et Georges Poix-Daude (St-Maur).

4^e PRIX : Un bon d'achat de 4.000 francs offert par les Magasins « AUX ENFANTS

DE LA CHAPELLE » :

à M. Menet, à Maizières-les-Pont-à-Mousson.

5^e PRIX : Un bon d'achat de 2.600 francs offert par les Magasins « AUX ENFANTS

DE LA CHAPELLE » :

à Mlle Paulette Riva (Remiremont).

DU 6^e AU 10^e PRIX :

6^e prix : Mlle Lili BERLHE, à Biarritz

(Basses-Pyrénées).

7^e prix : Mlle Clara ARBIB, à Sfax (Tunisie).

gagnent un appareil photo 6,5x4, offert par les Magasins « AUX ENFANTS DE LA CHAPELLE ».

DU 11^e AU 15^e PRIX :

11^e prix : Mlle Antoinette MORET, à Avon

(Seine-et-Marne).

12^e prix : M. Lucien JACQUET, à Fontenay-sous-Bois (Seine).

gagnent une bouteille d'ARMAGNAC 1916 offerte par la Maison CASTAGNON, « Une flamme enchantée ».

DU 16^e AU 20^e PRIX :

16^e prix : Mme Madeleine BALMAT, à Alfort (Seine)

17^e prix : Mlle DELSALLE, à Mouvieux (Nord).

gagnent une bouteille d'Armagnac offerte par la maison CASTAGNON, « Une flamme enchantée ».

DU 21^e AU 25^e PRIX :

21^e prix : M. Julien FLETY, Le Creusot (S.-et-L.).

22^e prix : M. Jean MATZANKE, à Paris (4^e).

gagnent une bouteille de Cherry-Brandy CASTAGNON, « Une flamme enchantée ».

DU 26^e AU 100^e PRIX (par ordre alphabétique) :

M. ABATTU Marcel, Le Cheylard (Ardèche). — Mlle AN-GUIL Denise, Route de Brest par Quimper (Finistère). — M. ARNOULT Marcel, à Paris 3^e. — M. ATTALI Maurice, à Tunis. — M. BARBET René, à Fresno-la-Mère (Calvados). — M. BARTHOLO, Paul, à Arras (P.-de-C.). — M. BAUME Michel, à Angoulême (Nièvre). — M. BEAULE Gabriel, à Bordeaux (Gironde). — M. BECKER, à Paris 5^e. — M. BON-NAPOUS à Maurs (Cantal). — M. CASELLA à Villejuif (Seine). — Mlle CHALUMEAU Yvonne, à Argenteuil (S.-et-O.). — Mlle CHARBONNIER Joanne, à Saint-Eloy-les-Mines (P.-de-D.). — Mlle CHARBONNIER Claude, à Saint-Eloy-les-Mines (P.-de-D.). — M. CORCOS Jacques, à Paris. — M. CORIOU Louis, à Paris. — Mlle COURTEILLE Ginette, à Argenteuil (S.-et-O.). — Mlle COURTEMANCHE Germaine, à Asnières (Seine). — M. DAROLT André, à Saint-Fons (Rhône). — M. DEVESEA Lino, à Alger. — Mlle DUCAMP Juliette, à Champagnelles (M.-et-M.). — M. DUCAMP Henri, à Champagnelles (M.-et-M.). — M. DUSSEON Roger, à Bayonne (B.-P.). — Mlle ESCRIET Janine, à Toulouse (Haute-Garonne). — M. FLETY Julien, Le Creusot (S.-et-L.). — M. FOQUERIE Marc, à Paris. — M. FRANCOUX Charles, à Nancy (M.-et-M.). — M. Gallet René, à Amiens. — M. GAUTIER Pierre, à Champagny-sur-Dravell (S.-et-O.). — M. GACORI Pierre, à Nice (A.-M.). — M. GILBERT Pierre, à Paris 15^e. — Mlle GISCOS Jacqueline, à La Rôle (Gironde). — M. GUENOT Georges, à Saint-Denis (Seine). — M. GUILLOUX François, Le Plessis-Robinson (Seine). — M. HIAUMET Pierre, à Rochefort-sur-Mer (Ch.-Mme). — Mlle LACROIX Denise, à Versailles (S.-et-O.). — Mme LANCE à Paris 20^e. — Mlle LARDY Janine, à Boulogne (Seine). — M. LAUGIER Robert, à Grasse (A.-M.). — Mme LAVAL F. à Lyon (Rhône). — M. LEROY Roger, Les Lilas (Seine). — M. MAILLOT Claude, à Paris. — M. MALTERRE Jacques, à Paris. — Mlle MARTIN Emille, à Paris 19^e. — M. MAS-SOLA René, à Paris. — M. MENARD à Montreuil (Seine). — Mme MEUNIER Renée, à Paris. — M. MOUILLET à Chaumont (H.-M.). — M. NAUDIN Didier, M. NICOLAS Bernard, M. PADRONES André, à Bayonne. — M. PESTELL, à St-Cère (Lot). — Mme Pons Céline, La Valentine, Marseille. — M. POLAIN Pierre, à Neuilly-sur-Seine. — M. RABILLON Rémy, à Saint-Cément (Yonne). — Mlle RANCOULE Monique, à Saint-Just, Marseille. — M. RANCOULE à Marseille. — M. REUFF Pierre, à Paris. — Mme ROUYER Madeleine, à Tomblaine (M.-et-M.). — M. ROYER Maurice, à Marseille. — M. SCHACHTER Blanche, à Paris. — Mlle SCHMIT Louise, à Nancy (M.-et-M.). — M. SCHMIT Marcel, à Nancy (M.-et-M.). — Mlle SCHMIT Odette, à Nancy (M.-et-M.). — Mme SCHMIT Françoise, à Nancy (M.-et-M.). — M. SIMOND Léopold, à Paris 19^e. — M. TEPNER Lucienne, à Montreuil (Seine). — M. VERA Barthélemy, à Esziers (Hérault). — Mme VINYES Renée, à Boulogne (P.-O.). — Mme Virvoux à Arras (P.-de-C.). — M. VIVARRAT Henri, à Angoulême (Charente). — Mlle WOELFFEL Chantal, à Arras (P.-de-C.).

...ET, LA SEMAINE PROCHAINE

un nouveau grand concours de l'ÉCRAN français

LE PLUS SIMPLE, LE PLUS AMUSANT

doté de prix nombreux et magnifiques

QUE LEUR OFFRIEZ-VOUS POUR LEURS ÉTRENNES?

POUR TOUS LES GOUTS

DESSINS ANIMES

Bambi (XI-4, XIV-6, XIV-12, XV-8 XV-9, XV-12, XV-17).

DRAMES

Les Abandonnés (XIII-4, XIII-7). A chacun son destin (XII-4). L'Algle à deux têtes (VIII-17). Les Amoureux sont seuls au monde (III-5, IX-35, X-6, X-8, XVI-4, XVI-8, XVI-9, XVI-11, XVII-2, XVII-17, XVII-24, XVIII-4, XVIII-8, XVIII-28). Arc de Triomphe (VII-20, IX-18, XVIII-17). Les Assassins sont parmi nous (I-6). Bagarres (I-7, VIII-19). Les Bas-Fonds (IX-30). Carrefour des passions (IV-5, X-23, X-24, XI-18, XIX-4, XIX-15, XX-2, XX-4, XX-9, V-8). La Châtresse de Parme (XV-15). Dédé d'Anvers (XIV-5). Le Dessous des cartes (IX-17, XVII-15, X-5, VII-4). Dieu est mort (I-5, VIII-11, IX-5). Enamorada (XVIII-15). Gribouille (V-2). Eternel conflit (XVII-25, XVII-29, XVIII-14, XVIII-23). Hamlet (VIII-3). Huit heures de surris (III-7, XVI-10, XVII-7, XVII-9, XVIII-26, VI-7, VII-2, XIV-10, XV-4). Impasse des Deux-Anes (IX-4, IX-8, XVII-10, XVIII-27). J'avais cinq fils (XI-14). Lettre d'une inconnue (VIII-15, IX-23). Le long voyage (XIV-19). La main du diable (XV-13). La maison du Dr. Edwards (IX-12). Mc Coy aux poings d'or (XI-1, XII-12, XX-14). Le Mur invisible (XVII-22). Olivier Twist (IX-15). Pierre et Jean (X-18, XIV-4). La Reine morte (XVI-7). La Révolte (VII-5, VIII-20, IX-14). La Septième porte (XIX-9). La Valse dans l'ombre (XII-1, XVIII-1). La Voleuse (VIII-10, IX-31, XVIII-11).

POUR LA JEUNESSE

Les Aventures des Pieds-Nickelés (X-19, XIV-7). Bambi (XI-4, XIV-6, XIV-12, XV-8, XV-9, XV-12, XV-17). Deux nigauds aviateurs (VII-1, XIII-1, XIV-13). Le Trésor de Tarzan (XX-3).

CINE-JEUNES

Jeu 18 novembre, de 9 h. 15 à 11 h. 30 : Marie-Louise et un doc. (XII-3). Compagnons d'infortune et 1 doc. (XIII-14). Emilie et les détectives et 1 com. (XV-9). Cendrillon et 1 Chariot (XVI-4).

STUDIO PARNASSE

Le cinéma des amateurs (la meilleure salle spécialisée de Paris) 11, rue J.-Chaplain (21, r. Brea) 50m. M. Vavin. Dan 58-00

Du 17 au 23 novembre :

Une grande fille toute simple

un film d'André Manuel avec Madeleine Sologne, Raymond Rouleau, Jean Desailly, Gabrielle Dorziat et Andrée Clément.

et... tous les soirs (sauf SAM. DIM. et fêtes) : « LE JEU DES QUESTIONS » : la cotation du film, et les DEBATS PUBLICS où chacun pourra s'exprimer librement !

Tous les jours : MATINEE 15 h. - SOREE 21 h. SAMEDIS : 2 SOREES : 20 h. et 22 h. DIMANCHES et FETES : PERMANENT 14 à 24 h.

En semaine, des avantages sont offerts : 1° Aux membres de l'U.D.E.C. et de l'E.T.P.C. (sur présentation de leur carte).

2° Aux porteurs du plus récent numéro de l'ECRAN français.

RIVE GAUCHE PAR ARRONDISSEMENTS

5^e arrondissement. — QUARTIER LATIN.

1. BOUL' MICH' 43, bd St-Michel (M^e Cluny). ODE. 48-29.
2. CHAMPOLLION, 61, rue des Ecoles (M^e Cluny). ODE. 51-60.
3. CIN. PANTHEON, 13, r. V.-Cousin (M^e Cluny). ODE. 16-04.
4. CLUNY, 60, rue des Ecoles (M^e Cluny). ODE. 20-12.
5. CLUNY-PALACE, 71, bd St-Germain (M^e Cluny). ODE. 07-76.
6. MESANGE, 3, rue d'Aras (M^e Cardinal-Lemoine). ODE. 21-14.
7. MONCE, 34, rue Monge (M^e Cardinal-Lemoine). ODE. 51-46.
8. SAINT-MICHEL, 7 pl. St-Michel (M^e St-Mich.). DAN. 79-17.
9. STUDIO-URSULINES, 10, r. Ursulines (M^e Luxembourg). ODE. 39-19.

6^e arrondissement. — LUXEMBOURG — SAINT-SULPICE.

1. BONAPARTE, 76, rue Bonaparte (M^e St-Sulpice). DAN. 12-12.
2. DANTON, 99, bd Saint-Germain (M^e Odéon). DAN. 08-18.
3. LATIN, 34, boulevard Saint-Michel (M^e Cluny). DAN. 81-51.
4. LUX-RENNES, 78, r. de Rennes (M^e St-Sulpice). LIT. 62-25.
5. PAX-SEVRES, 103, rue de Sévres (M^e Duroc). LIT. 99-57.
6. RASPAIL-PALACE, 91, bd Raspail (M^e Rennes). LIT. 72-57.
7. REGINA, 155, r. de Rennes (M^e Montparnasse). LIT. 26-36.
8. STUDIO-PARNASSE, 11, r. J.-Chaplain (M^e Vavin). DAN. 58-00.

7^e arrondissement. — ECOLE MILITAIRE

1. Le DOMINIQUE, 99, r. St-Dominique (M^e Ec.-Mil.). INV. 04-55.
2. GRC CIN. BOSQUET, 55, av. Bosquet (M^e Ec.-Mil.). INV. 44-11.
3. MAGIC, 28, r. La Motte-Picquet (M^e Ec.-Mil.). SEG. 69-77.
4. PAGDE, 57, av. de Babylone (M^e St-Fr.-Xav.). INV. 12-15.
5. RECAMIER, 3, r. Récamier (M^e Sév.-Babylone). LIT. 18-49.
6. SEVRE-PATHE, 80 bis, r. de Sévres (M^e Duroc). SEG. 63-88.
7. STUDIO-BERTRAND, 29, r. Bertrand (M^e Duroc). SUP. 64-66.

13^e arrondissement. — GOBELINS — ITALIE.

1. DOME, 66, rue Cantagrel (M^e Porte d'Inval.). COB. 14-60.
2. ERMITAGE-GLACIERE, 106, r. Glacière (M^e Glac.). COB. 80-51.
3. ESCURIAL, 11, bd Port-Royal (M^e Gobelins). FOR. 28-06.
4. LES FAMILLES, 141, r. de Tolbiac (M^e Tolbiac). COB. 51-55.
5. FAUVETTE, 58, av. des Gobelins (M^e Italie). COB. 56-86.
6. FONTAINEBLEAU, 102, av. d'Italie (M^e Italie). COB. 76-85.
7. GOBELINS, 73, av. des Gobelins (M^e Italie). COB. 60-74.
8. ITALIE, 174, avenue d'Italie (M^e Italie). COB. 48-41.
9. JEANNE D'ARC, 45, boulevard Saint-Marcel. COB. 40-58.
10. KURSAAL, 57, avenue des Gobelins (M^e Gobelins). FOR. 12-28.
11. PALAIS des GOBELINS, 66, av. Gobelins (M^e Italie). COB. 06-19.
12. PALACE-ITALIE, 190, av. de Chézy (M^e Italie). COB. 82-82.
13. REX-COLONIES, 74, rue de la Colonie. COB. 87-59.
14. SAINT-MARCEL, 67, bd St-Marcel (M^e Gobel.). COB. 09-87.
15. TOLBIAC, 192, rue de Tolbiac (M^e Tolbiac). COB. 45-93.

14^e arrondissement. — MONT-PARNASSE — ALESIA.

1. ALESIA-PALACE, 120, avenue d'Alesia (M^e Alesia). LEC. 89-12.
2. ATLANTIC, 37, r. Boulevard M^e Denfert-Rochereau. SUP. 01-50.
3. DELAMBRE, 11, rue Delambre (M^e Vavin). DAN. 30-12.
4. DENFERT, 24, pl. Denfert-Rochereau (M^e Denf.-R.). ODE. 00-11.
5. IDEAL-CINE, 114, rue d'Alesia (M^e Alesia). VAU. 59-32.
6. MAINE, 95, avenue du Maine (M^e Vavin). SUP. 06-96.
7. MAJESTIC-BRUNE, 224, r. Vanves (M^e Vanves). VAU. 81-30.
8. MIRAMAR, place de Rennes (M^e Montparnasse). DAN. 41-02.
9. MONT-PARNASSE, 3, r. d'Odessa (M^e Montparnasse). DAN. 42-13.
10. MONTROUGE, 73, av. d'Orléans (M^e Alesia). COB. 51-16.
11. OLYMPIC (R.B.), 10, r. Boyer-Barrel (M^e Parnety). SUP. 67-42.
12. ORLEANS-PATHE, 97, av. d'Orléans (M^e Alesia). COB. 76-56.
13. ORLEANS-PALACE, 100, bd Jaurès (M^e P.-O.). COB. 94-16.
14. PERNETY, 45, rue Pernet (M^e Parnety). SUP. 01-99.
15. RADIO-CITE-MONT, 6, r. Gaité (M^e Ec.-Quin.). DAN. 46-51.
16. SPLENDID-CAITE, 2, de La Rochelle (M^e Gaité). DAN. 57-43.
17. STUDIO-RASPAIL, 216, bd Raspail (M^e Vavin). DAN. 44-17.
18. TH. MONTROUGE, 70, av. d'Orléans (M^e Alesia). SEG. 20-70.
19. UNIVERS-PALACE, 42, r. d'Alesia (M^e Alesia). COB. 74-13.
20. VANCES-CINE, 53, r. de Vanves (M^e Parnety). SUP. 30-98.

15^e arrondissement. — GRENELLE — VAUGIRARD.

1. CAMBRONNE, 100, r. Cambronne (M^e Vaugirard). SEG. 42-96.
2. CINEAC-MONT-PARNASSE, 100, Montparnasse. LIT. 08-86.
3. CINE-PALACE, 55, r. Croix-Nivert (M^e Cambronne). SEG. 52-21.
4. CONVENTION, 29, r. Alain-Charlier (M^e Convent.). VAU. 42-27.
5. GRENELLE-PALACE, 141, av. E.-Zola (M^e E.-Zola). SEG. 01-70.
6. REXY, 122, rue du Théâtre (M^e Commerce). SUP. 25-36.
7. JAVEL-PALACE, 109, b. r. St-Charles (M^e Boucic.). VAU. 38-21.
8. LECOURBE, 115, r. Lecourbe (M^e Ser.-Lecourbe). VAU. 43-83.
9. MACQUE, 204, r. de la Convention (M^e Boucic.). VAU. 20-32.
10. NOUV.-THEATRE, 273, r. Vaugirard (M^e Vaug.). VAU. 47-63.
11. PAL.-ROD-POINT, 153, r. St-Charles (M^e Boucic.). VAU. 94-47.
12. ST-CHARLES, 72, r. St-Charles (M^e Boucic.). VAU. 72-56.
13. SAINT-LAMBERT, 6, r. Picot (M^e Boucic.). VAU. 72-56.
14. SPLENDID-CIN., 60, av. Motte-Picq (M^e Picq.). SEG. 65-03.
15. STUD.-BOHEME, 113, r. Vaugirard (M^e Fag.). SUP. 75-63.
16. SUFFREN, 70, av. de Suffren (M^e Ch.-de-Mars). SUP. 53-15.
17. VARIETES-PARIS, 17, r. Cr.-Nivert (M^e Cambr.). SUP. 47-53.
18. VERSAILLES, 397, bd Vaugirard (M^e Convent.). LEC. 21-11.
19. ZOLA, 69, avenue Emile-Zola (M^e Boucic.). VAU. 29-47.

Passion immortelle (vo)
Gribouille
Un fou s'en va t'en guerre (v.o.)
Gentleman Jim (d)
Le Dessous des cartes
Le Mannequin assassiné
Le Secret du Florida
Carrefour des passions (vo)
Huit heures de surris (d)

Le Fil de Robin des Bois (vo)
Le Mannequin assassiné
Dragon rouge (d)
Les Anneaux d'or (d)
Eternel conflit
Salonique nid d'épions
8 heures de surris (d)
Une gr. fille toute simple

2 nigauds aviateurs (d)
8 heures de surris (d)
Schéhérazade (d)
Le Dessous des cartes
Heavy V (vo)
Les Anneaux d'or (d)
L'épouse ma femme (d)

Deux nigauds aviateurs (d)
Le Dolmen tragique
Les Inconnus de la maison
Les Abandonnés (d)
Le Banni (d)
Le Carrefour de la mort (d)
Les Abandonnés (d)
N. C.
Ali Baba et les 40 voleurs (d)
Les Inconnus de la maison
Les Trafiquants de la mer
Le Mannequin assassiné
Le Mannequin assassiné
Le Mannequin assassiné
La vie en rose

Abbott et Costello.
J. Mason, R. Newton.
J.-P. Aumont, Y. de Carlo.
M. Sologne, Meunier, Reggiani.
Laurence Olivier.
M. Dietrich, R. Milland.
F. Marsh, L. Young.

Figure de proue
Meurtres à Calcutta
Cœur secret (vo)
Pierre et Jean
Dédée d'Anvers
Bambi
Les Aventures des Pieds-Nickelés
Les Passagers de la nuit (d)
Bambi
8 heures de surris (d)
Les Maris de Léontine
Bambi
Deux nigauds aviateurs (d)
Escale à Hollywood (d)
Révolte à Sing-Sing (d)
Devant lui Rome tremblait (d)
Paris 1900
Les Passagers de la nuit (d)
Armes à la mer (d)
Meurtres à Calcutta (d)

Une Mort sans importance
Princesse des faubourgs (d)
8 heures de surris (d)
Bambi
3 artilleurs au pensionnat
La Taverne du poisson couronné
Bambi
Schéhérazade (d)
Le Banni (d)
Bambi
La Main du diable
Schéhérazade (d)
Le Châtresse de Parme
Les Perles de la couronne
Bambi
Schéhérazade (d)
Schéhérazade (d)

S. Carrier, J. Tissier.
E. Rode, E. Wiesenberg.
J. Mason, R. Newton.
De Walt Disney.
R. Toutain, Laroque.
M. Simon, B. Brunoy, J. Berry.
De Walt Disney.
Bambi
J.-P. Aumont, Y. de Carlo.
J. Russell, J. Buetel.
De Walt Disney.
P. Fresnay, Laroque.
J.-P. Aumont, Y. de Carlo.
Casarès, Faure, Philippe.
De Walt Disney.
J.-P. Aumont, Y. de Carlo.
J.-P. Aumont, Y. de Carlo.

YVES MONTAND

UN HOMME DANS LA GRANDE CITÉ (Fin)

par Robert PILATI

YVES MONTAND est maintenant une de nos plus grandes vedettes. Il a pris place, au music-hall, parmi les meilleurs.

On pourrait s'étonner d'une ascension aussi rapide, penser que ce n'est qu'un feu de paille, que ça ne durera pas.

« Ça » dure pourtant. Depuis plus de deux ans, la gloire de Montand n'a cessé d'augmenter. Il est sollicité par tous les music-halls, paraît dans de nombreux galas. Il part en tournée à l'étranger, toujours avec le même succès.

A la réflexion, on comprend bien pourquoi. Maurice Chevalier, comme Edith Piaf, a tout de suite compris ce que représentait ce grand garçon. « On l'attendait, a-t-il dit, depuis quinze ans. » Comme Chevalier, comme la même Piaf, comme Charles Trenet, ces trois cariatides de la chanson française auxquelles Montand est venu se joindre pour donner à l'édifice une nouvelle jeunesse, notre héros ne se contente pas d'avoir une belle voix : il a un style. Il représente quelque chose. Il n'a rien d'un chanteur de charme. Bien au contraire. Il est dur, souvent amer. Loin de faire des concessions au public, il le violente parfois dans ses conceptions. Il n'a pas ce qu'on appelle « le bon ton ». Il a son « ton » à lui, celui qu'ont forgé dix années d'un travail dur, harassant, dix années de vie avec des ouvriers comme lui. On lui reproche souvent d'être presque toujours triste. Mais qu'y faire ? Il a choisi de chanter les joies et les peines des petites gens, ses amis. Est-ce sa faute à lui si les petites gens ont plus de peines que de joies ?

Pourtant, il ne pleure jamais. Jamais il n'a, comme dit l'autre, « des larmes dans la voix ». Non, comme tous les ouvriers, il a la pudeur de ses sentiments. Son amertume, ses désillusions, il les cache dans l'ironie, une ironie mordante, quelquefois grinçante, mais jamais gratuite. Il sait ce qu'il dit. Les sentiments dont il parle, il les a ressentis. Les malheurs qu'il raconte, il les a subis.

On retrouve toujours chez les chanteurs de génie, chez ceux qui, vraiment, ont quelque chose à dire, le reflet de leur vie.

C'est ce qui explique leur succès. Maurice Chevalier, avec sa gouaille cynique, son éternelle bonne humeur, sa facilité à prendre la vie du bon côté, vient tout droit de Mémilimontant, le Mémilimontant du Paris de la belle époque. Impossible de l'imaginer autrement que le Parisien et le Parisien d'entre les deux guerres. Il est nettement situé. C'est pour cela qu'on ne l'oublie pas.

Charles Trenet a eu une enfance heureuse, ensoleillée, loin de tout souci. Aussi retrouve-t-on chez lui la bonne humeur, la légèreté, la poésie charmante et sans conséquence de gens sans histoire. Le soleil, le printemps, la mer, toute la nature, ce sont les sources de son inspiration. Il cueille une petite fleur bleue, la respire, et c'est une chanson.

Edith Piaf, elle, a connu une enfance difficile. Une jeunesse orageuse qu'elle fait mille fois trébucher les sinistres trottoirs de Pigalle. C'est dans les bistros de la Chapelle qu'elle a commencé à chanter, au milieu des filles de joie et de leurs clients. Elle a dansé au son de l'accordéon le 14 Juillet. Elle n'a jamais vu le printemps. Elle a eu des espoirs, ce sont ceux qu'elle

L'IDOLE



(Photo HARCOURT.)

chante, l'humble espoir de ceux qui n'ont pas eu de veine. Et les douces qu'elle nous crie, ce sont celles qu'elle a ressenties.

Yves Montand a surtout connu l'usine, le travail dur et sans lendemain, l'incertitude d'une vie mécanisée, les mille métiers de l'ouvrier sans ressources, les « gens pas compliqués ».

Et quand il chante *La Grande Cité*, c'est tout un film aux images à

l'eau-forte qui défile devant lui, tantôt pas eu de veine. Et les douces qu'elle nous crie, ce sont celles qu'elle a ressenties.

Sur le port de Marseille, en chargeant les bateaux, il a rêvé d'évasion, d'embarquer, lui aussi, pour la « route des Indes », loin des mesquineries de la vie quotidienne et du pain à gagner beaucoup moins qu'il n'en faut.

Des hommes vont, des hommes viennent. C'est la grande ville qui surgit. C'est la grande ville qui rugit.

Il sait fort bien de quoi il retourne. Et d'anciens blasphèmes doivent revenir à sa mémoire quand il parle du « Bon Dieu qui est là-haut et qui trouve ça si rigolo ».

Mais parmi tous ces nuages artificiels, il découvre parfois un petit coin de ciel bleu dans les yeux clairs d'une belle fille à la peau douce. Et il l'emmène, cette fille, tout au bout de la cité, là où l'on ne voit plus les usines, où l'on ne verra plus sa robe déchirée, là où il pourra l'aimer, dans le silence enfin retrouvé.

Et sa voix tourmentée, colorée par un accent qui vient on ne sait d'où, raconte, au rythme du temps, nos modernes tragédies.

Celle du pauvre nègre qui fait sauter le train que jamais il ne pourra prendre, pour pouvoir enfin dormir en paix.

Celle du *Gilet rayé*, qui tua par amour une grue qui ne l'avait même pas remarqué. Celle de *Ce monsieur-là*, qui vivait bien tranquille et qu'une lettre anonyme a rendu assassin. Et celle autre, qui a fait pleurer Marcel Cerdan : la lamentable histoire du boxeur qui devient aveugle pour enrichir son impitoyable manager.

Et le *Cauchemar du chauffeur de taxi* qui est sans cesse obsédé par les adresses mystérieuses que lui lancent sans arrêt les clients implacables.

MAIS il y a aussi les chansons roses, les humbles chansons d'amour qu'on fredonne sans y penser. Les espoirs de tous les jours qui font rêver les minidettes parce qu'ils ressemblent à ceux que leur fredonnent leurs amoureux : « Mais qu'est-ce que j'ai à tant l'aimer », « Ma môme, ma p'tite gosse », « Elle a des yeux ».

Une somme de joies, de peines, qui sont nos joies et nos peines, les joies et les peines des travailleurs de notre temps, voilà ce que représente Yves Montand. Il est la vie sous toutes ses couleurs, les plus gaies comme les plus tristes, une vie sans fard, sans enluminures, mais exprimée par un poète que tout le monde peut comprendre.

C'est son plus beau titre de gloire : il est le « poète des humbles », un poète pour tous.

Il est compris par tous. C'est pour cela qu'on l'aime. Il reçoit des milliers de lettres. Rarement des lettres passionnées comme celles que reçoivent les chanteurs de charme. Mais des lettres émouvantes comme celle-ci, après laquelle on ne peut plus rien dire :

« Connaissez-vous le bar Untel ? Samedi, à midi, j'y serai. Je ne vous « causerai » pas. Vous n'aurez qu'à entrer et commander quelque chose que vous laisserez à mon compte. Vous ne saurez même pas qui je suis, mais, moi, je vous regarderai ».

A PARTIR DE LA SEMAINE PROCHAINE :

DANIELLE DARRIEUX
la coqueluche de Paris

Le film d'Ariane

Il y a des moments où l'on se demande si l'on rêve. Ou plutôt si l'on n'est pas sous l'effet d'un cauchemar.

Car on a du mal à réaliser que certains hommes, par sectarisme ou par bêtise, s'ingénient à porter au cinéma français — qu'ils prétendent défendre — des coups si stupidement malfaisants.

Les hargneux jappements

LES lecteurs de l'Ecran français connaissent le drame de l'I.D.H.E.C., toujours sans local, alors que les cours devraient être commencés et que, des antipodes, sont arrivés des jeunes gens désireux d'acquiescer, dans notre grande école, les principes de l'art et du métier cinématographiques.

Eh bien, il paraît que la carence des pouvoirs publics ne constituait pas, par elle-même, un scandale suffisant. Une feuille corporative — dont j'ai déjà eu l'occasion de relever l'impensable sottise — a cru bon de consacrer à ce sujet un article intitulé : « S'il y a un scandale de l'I.D.H.E.C., c'est celui de son existence même. » Prenant pour prétexte qu'il existe une autre école de cinéma, le responsable anonyme de ce « papier » réclame, sans toutefois oser l'avouer ouvertement, la suppression de l'I.D.H.E.C. Comme s'il n'y avait, en France, qu'une faculté de Droit, de Médecine ou de Sciences, comme s'il fallait choisir entre la suppression de Polytechnique ou de Centrale...

Mauvaises raisons que n'a même pas osé employer Huguette ex-Henri dans une de ses récentes chroniques où, tout en minimisant le rôle de l'actuelle direction de l'Institut, elle (ou il) réclame néanmoins qu'une situation décente soit faite à celui-ci. Car il y a des vérités qu'on ne peut pas dissimuler. A moins qu'on ne soit vraiment trop... à la bourre.

Étranges étrangers

LE même journal a l'habitude de prendre feu chaque fois que le cinéma français entend se défendre contre les « étrangers ». Il trempe alors sa plume dans un mélange savant de vitriol et d'eau de guimauve et s'exclame : « Quelle insolence, quelle ingratitude envers ceux qui, généreusement (sic) ont sauvé la France de la disette, sinon de la famine. Car, enfin, sans ces « étrangers » envahissants et généreux, que serions-nous devenus, que seraient même devenus ces sourcilieux auteurs, réalisateurs et techniciens qui mordent aujourd'hui la main qui leur tend à manger ? » (re-sic).

On voit que le courroux est grand, sincère et reconnaissant.

Toutefois, cette reconnaissance est limitée, dosée et judicieusement dirigée. Les Américains y ont un droit absolu : le dol-

lar n'est-il pas une monnaie « forte » ? Quant aux Anglais — moins prodigues, peut-être, de certaine manne — ils en sont exclus. On écrit, dans le même journal, à propos de M. Rank qu'« il ne faudrait pas que les wagons accrochés à ces locomotives (Hamlet, Olivier Twist) fussent de la médiocre marchandise », et que « nous avons assez de navets chez nous pour refuser ceux de l'étranger. » Oui, vous avez bien lu : « de l'étranger »... Pas question de compter les Britanniques parmi nos « grands alliés de l'Ouest ».

La sincérité coule à pleins bords...

Innocentes manies

IL y a, dans chaque studio d'Hollywood, un médecin de service. Ne croyez pas toutefois que sa principale occupation consiste à soigner les indigestions de technicolor. Il a fort à faire. Même qu'il a toujours à portée de la main une ou deux camisolles de force... Des fois, n'est-ce pas ?

Bien sûr, on ne nous signale pas les cas les plus graves et cette information, qui vient de nous parvenir, n'a, en apparence, qu'un caractère réjouissant. Mais, multipliez cela par cent, par mille, et demandez-vous si cela ne vous suggère rien. Au fait, peut-être n'avez-vous jamais visité Sainte-Anne ?...

Dans cette information, donc, il est question des « manies » de quelques vedettes. C'est ainsi qu'on nous apprend que Gregory Peck déchire toutes les lettres qu'il reçoit (mais confie ses contrats à son homme d'affaires), que Linda Darnell ne voyage qu'en avion parce qu'elle a la phobie des bateaux (au propre seulement, car, au figuré, on l'a déjà « ambre-arquée » sur pas mal de raffiots), que Betty Grable se fait téléphoner plusieurs heures à l'avance le menu du dîner (corned-pork et coca-cola, bien entendu) et que Richard Widmark a une telle horreur de manger seul qu'il lui arrive de demander à la première personne qu'il rencontre dans la rue de lui tenir compagnie (ça, c'est plutôt sympathique).

Et le docteur, philosophe, de conclure : « Les petits sois font la grande misère... »

Les cheveux ou la barbe ?

CERTAINS qui furent bien étonnés, l'autre jour, ce furent certains auteurs, dont Maurice Dekobra, qui avaient été priés de prêter leur concours à une émission de Radio-Luxembourg. Comme presque toutes les émissions de ce poste, celle-ci était publicitaire. Et, comme paiement de leur participation, les invités reçurent un volumineux paquet qui, outre quelques savonnettes, contenait un nombre impressionnant... de lames de rasoir. Était-ce symbolique ?

En tout cas, avec cette coutume, les organisateurs se préparent de jolies bévues. Voyez-vous Viviane Romance repartant avec son chargement de Pilules Orientales, Alerme gratifié d'une double ration de shampooing, telle de nos « toujours jeunes » vedettes abonnée de force à la Jouvence de l'Abbé Soury ou Louis Jovet condamné à une cure de bon Vermifuge Lune ?

On n'ose y penser...

A propos

MAIS il est vrai que la « candeur » de certains n'en est pas à cela près. N'est-ce pas la femme d'un de nos grands producteurs qui, interrompant Jean Cocteau dans un exposé sur la philosophie de La Belle et la Bête, lui déclarait péremptoirement :

— Voyez-vous, moi, je ne trouve le sur-naturel supportable, au cinéma, que dans le comique...

Je ne vous dirai pas si cette dame est belle...



GRAPHIE
AUTO

Croquis à l'emporte-tête

ANNETTE POIVRE

ILS sont marrants tous les deux.

Dans leur petit intérieur avec le trou dans le mur que Bubû a pratiqué pour laisser passer le tuyau du poêle (« et c'était du boulot, j'ai même fait une épure, tu parles, moi j'aime pas le boulot mais ça, ça me plaît faire le rafistoleur. C'est comme pour les godasses, eh bien ! Annette, ça fait deux ans qu'elle a pas porté une chaussure chez le cordonnier, moi je lui arrange tout ça. Y a que ça qui me plaît, moi et puis pêcher des truites... » « Assez, Bubû ! je suis ici pour Mme Annette Poivre », ouf, fin de la parenthèse).

Oui, ils sont marrants. Et puis alors, ils sont pas silencieux ! Ils jactent, excusez-moi, qu'est-ce qu'ils causent, non pardon. Ils parlent beaucoup. Et heureusement, parce qu'on ne s'ennuie pas. C'est le permanent. Et même la petite fille d'Annette Poivre qui, blottie contre le poêle, travaille ses « rosa est pulchra » et ses « credo deum esse sanctum » ; de temps en temps, elle relève la tête pour rigoler un bon coup. Et je peux bien vous le dire : quand on vit chez Annette Poivre et le Bubû, il vaut mieux les écouter que de traduire le « De viris ». Eux, au moins, ils n'ont pas la langue morte. A la maison, c'est la récréation. Et il y a aussi la grand-mère dans le coin qui tricote et derrière ses lunettes elle rappelle des souvenirs : « C'était il y a quelques années et Annette allait reprendre au théâtre « La Femme qui a le cœur trop petit » de Crommelynck et tout le temps dans ses lettres elle me parlait d'un amateur qui était charmant et qui, à son avis, irait loin ; je disais rien au pépé mais je pensais bien, il y a quelque chose là-dessous et ils se sont mariés. L'amateur, c'était « Bubû », et il y a Bubû, évidemment, mais je ne lui laisse pas la parole parce qu'il la garderait. Et, enfin, Annette Poivre. D'ailleurs, quand on a vu Annette Poivre chez elle, il est impossible de la dissocier de ceux qui l'entourent. Ce n'est plus un emporte-tête. C'est un massacre. Un massacre pour rire. Parce que ni eux, ni moi n'aimons les vrais massacres.

Annette, c'est un petit visage agressif aux pommettes saillantes qui lance ses répliques comme des gifles. Et dans la vie, c'est une petite personne de Paris, souriante, accorte. Elle vous dévisage tout à coup et, se penchant vers vous, part d'un rire en fuseau. Vous riez aussi et vous vous apercevez que ce qu'elle disait était très drôle.

Quand ils parlent « métier », elle et Bubû ne sont pas d'accord. En principe. Sans doute pour le simple plaisir de discuter. En fait, ils savent tous les deux que le métier de comédien est un métier de menteurs. Et parmi les menteurs, ils savent aussi qu'on distingue les conscients (Bubû) et les inconscients (Annette Poivre). Inconsciente ? Mais oui. La comédie lui est nécessaire pour se libérer ; son métier lui permet de faire une foule de choses que, sans lui, elle ne pourrait jamais faire (l'aspect « refoulement » du métier). Elle trouve d'instinct l'intonation juste ; elle ne « veut » jamais, elle ne calcule jamais. Bussières reconstitue, au contraire, tout le mécanisme et s'il a fait tel geste ou accusé tel mot, il finit par s'expliquer pourquoi. Annette n'apprend vite que les dialogues idiots ou les pages de Bottin. Elle a la mémoire bête. Mais quand le rôle l'intéresse, elle parvient à croire qu'elle est le personnage et elle ne sait plus s'il y a des gens autour d'elle, s'il y a une caméra, un metteur en scène, des éclairages. Elle rêve en jouant. Elle trompe son public parce qu'elle a réussi à se tromper.

Elle tourne beaucoup parce que c'est elle qu'a révélée « Antoine et Antoinette ». Cela lui a valu : « Les Tullipes rouges », « Fandango », « Tous les deux » et « La Maternelle ». Elle tourne parce qu'elle a besoin de tourner, parce qu'elle aime ce travail, parce que les applaudissements, les encouragements lui sont nécessaires. Son rêve est d'avoir un théâtre et de jouer tous les soirs sans interruption. Le rêve de Bubû serait qu'Annette réussisse, qu'il devienne son impresario et qu'il fume des cigares en signant ses contrats.

Mais, avant ce temps béni, ils voudraient tourner tous les deux « Avec qui voulez-vous lutter ? », ce scénario que Bubû polit dans sa tête depuis des mois. Parce qu'ils sont fatigués de tenir les rôles des gens qui disent « m... » dans les salons.

LE MINOTAURE.



LES MOTS CROISÉS de Blanchette Brunoy et Yves Vincent

	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII	IX	X
1	E	X	P	L	O	I	T	A	N	T
2	N	E	I	G	E	S		S	U	A
3	A	R	E		U		L	T	E	L
4	N	E	G	E	V	E		Y		E
5	O	S	E		R	O	M	A	I	N
6	K	S	E	E		A	N	E	T	
7	A	A		O		U	N	A	C	
8	D	A	R	R	I	E	U	X		?
9	A	R	A		L	E	S		L	O

HORIZONTALEMENT. — I. Présente au public le VIII horizontal (entre autres). — II. Atteignent des hauts sommets ; (Se deshydrata). — III. Mesure : Plateau (Brouille). — IV. Altitude 1.101. — V. Qualifié « Dédé d'Anvers » : On le dit de certain travail. — VI. Critique cé-

lébre : Séjour de Diane de Poitiers. — VII. Petit fleuve : Organisation bienfaisante (init.). — VIII. Possède le X vertical. — IX. Porte-plumes : Article : Saint.

VERTICALEMENT. — I. Mexicaine amoureuse. — II. Vin généreux : En Suisse. — III. Marie Dea s'y laisse prendre la première : Eblouie Ramsès II. — IV. Initiales d'un pionnier : Futur grade (initiales). — V. C'est à elle qu'on juge : Pronom. — VI. Préfixe : Dans Léon : Voyelles. — VII. Poèmes latins. — VIII. Fils d'Andromaque. — IX. Ether : Société bouleversée (initiales). — X. La grâce demande qu'on ne le force point, a dit La Fontaine : Plaine.

Au Studio A. Bauer-Thérond, 21, rue Henri-Monnier, Paris-9^e, samedi 20 novembre, de 17 heures à 19 h. 30, présentation d'artistes de tous emplois, à laquelle pourront assister les personnes intéressées.

Cours et leçons chaque jour. Odéon 90-94, de 12 heures à 13 heures.